



TOUS LES
VENDREDIS

mondial

l'hebdomadaire du Cinéma

N° 13. — 31 OCTOBRE 1941.

4^F

ZARAH LEANDER,
que vous reverrez
bientôt dans le plus
beau de ses films :
Le Chemin de la Liberté.

Photo U. F. A. - A. C. E.

UNE JOURNÉE d'Elfie Meyerhofer



9 h... Elfie Meyerhofer, est allée aux provisions. Ce doit être jour d'abondance, car la vedette a le sourire...



Fin de matinée. Rien de meilleur qu'une promenade avec ses chiens...



Pas de studio aujourd'hui. Un phono. Un piano. Deux amis... (Photos Tobis.)



instantanés

MEG LEMONNIER ARRIVE A PARIS POUR TOURNER BOLÉRO

Quelques amis grelottants l'attendaient sur le quai de la gare d'Austerlitz. Pour honorer sa jolie voyageuse, le train eut cinq minutes d'avance, cinq minutes d'avance sur les quarante-cinq minutes de retard annoncées, ce qui avouons-le, constitue une belle performance.

— Ah! quel voyage!
C'est son premier mot à sa descente du train.

Venir de la Côte d'Azur par la gare d'Austerlitz.

Je suis passée par Moulins, précisez-le et j'ai fait la plus grande partie du voyage en voiture, il y a quatre jours que je suis en route.

Elle est bien fatiguée. Mais elle sourit tout de même, heureuse d'être à Paris après deux ans d'absence, en dépit de ce temps gris et triste qui l'accueille d'une façon contrite.

Il est vrai qu'à huit heures du matin, le ciel n'a pas encore fait toilette.

On relève le col de son pardessus — ceux qui en ont — pour lui demander de ses nouvelles. Meg Lemonnier nous apprend qu'elle revient de Saint-Tropez où elle se trouvait avec son fils.

— Il a onze mois. Il aura un an le 14 novembre. Si vous saviez comme il est gentil. Malheureusement je n'ai pu l'amener à Paris.

Il s'appelle Michel. Tout en élevant Michel et en l'aimant de tout son cœur de jeune maman, Meg Lemonnier a cultivé son jardin et soigné sa basse-cour.

— J'ai mangé mes légumes et les œufs de mes poules, nous dit-elle.

Mais tout cela n'est pas très artistique.

— J'ai créé une pièce aussi. Le printemps manqué, de Pierre Rocher, pour trois jours à Monaco.

— Qu'allons-nous apprendre encore?

Mais Meg Lemonnier a fait enregistrer ses bagages et saute dans une voiture qui l'attend.

— À bientôt, nous dit-elle. Au studio.

Car Meg Lemonnier revient à Paris pour tourner Boléro, la pièce de Michel Duran, avec Arletty, André Luguet, Denise Grey et Jacques Dumesnil.

Nous aurons donc, bientôt, l'occasion de reparler d'elle. Jimmy VANCE.

RENCONTRES... HASARD... CHANCE...

Avenue de l'Opéra. Annie Ducaux, entre son amie et son chien. A la ville telle qu'à la scène, puisqu'elle adopte pour se promener les tailleurs qu'elle créa dans Sébastien.

Meg Lemonnier est rentrée à Paris. Et pour se remettre dans le train, elle est allée faire un peu de vélo avec son vieux copain Préjean.



UNE NUIT de Jeanne Sourza



Jeanne Sourza s'endort d'un gros sommeil d'enfant.



Oh! la! la! Au secours! Je glisse! je tombe! Mauvais rêve...



Quel cauchemar! J'étais machiniste et je tombais d'un praticable... Allo! Le studio? Je ne viendrai pas ce matin... (Photos N. de Margell.)



Devant la fenêtre de mademoiselle Arletty, Condorcet monte la garde.

C'est toujours la même histoire. Qu'un comédien se taille un certain succès dans un rôle et le voilà classé par la critique, étiqueté par les metteurs en scène, catalogué par les producteurs et stéréotypé par les scénaristes jusqu'à épuisement complet du personnage, c'est-à-dire jusqu'à écoulement du public.

La cuisine du cinéma consiste à changer la sauce d'un plat unique.

Vous aimez le canard? On va vous en donner, du canard...

En voici du rôti, en voilà aux petits pois, en voici à l'orange, en voilà un au sang.

Et ça se termine toujours par du canard aux navets...

Il est parfaitement inutile d'énumérer toutes les « vedettes canards » qui ont piteusement fini dans les navets; la liste en serait trop longue et trop cruelle. Mais il nous semble utile — et ce n'est pas là le moindre rôle de la presse cinématographique — d'aider une vedette de talent certain, à s'échapper de son personnage avant que nos mitrons-cinéastes ne nous en aient dégoûté... à toutes les sauces.

Cette vedette, c'est Arletty.

Arletty en a assez d'être une « créature », une « fille des rues », une « pas grand chose », une « gonze » et une « gageuse ».

Arletty ne veut pas être vouée à la pègre.

Elle se refuse à être condamnée à Fric-Frac à perpétuité.

Même avec des « circonstances atténuantes ».

Bien sûr, elle a été une étonnante Fernande dans « L'Hôtel du Nord », une pittoresque Loulou dans « Fric-Frac », une émouvante Clara dans « Le jour se lève » et dans « Circonstances atténuantes », une irrésistible Marie qu'a d'ça.

Oui, mais cette Marie qu'a d'ça a aussi autre chose.

Elle a ce qu'on appelle le talent.

Elle est capable de jouer d'autres rôles et de les jouer ailleurs que sur un trottoir.

Dans Madame Sans-Gêne, son dernier film — un film de transition — elle est blanchisseuse de son métier avant de venir duchesse de son état.

Arletty a fait sa lessive en public, tranquillement, avec esprit et avec... sans gêne...

Elle a mis du linge blanc, tout propre et on la voit, à la fin du film, monter en carrosse avec Napoléon soi-même.

C'est un symbole.

Arletty a quitté le trottoir pour le haut du pavé.

Et en voiture!...

Demain, elle abordera un rôle d'un genre totalement différent des précédents avec Boléro de Michel Duran.

Nous allons voir une Arletty élégante, direc-

Michel Duran, auteur dramatique et amateur de pâtisserie.



Arletty fait peau neuve! d'Hôtel du Nord à l'Institut

Par JEANDER.

L'auteur de Boléro.

Michel Duran est un grand garçon qui a une petite tête où se mijote une calvitie prochaine.

Vu de près, Michel Duran est beaucoup moins méchant que les articles qu'il a écrits.

Vu de loin, ça se discute et il fait très nettement « jeune premier attardé » selon une expression désormais consacrée qu'il n'a pas fini de lire sous les plumes de ses amis.

Chez Mlle Arletty, Michel Duran n'a dit de mal de personne.

Il est vrai qu'il a mangé un énorme morceau de gâteau.

C'est très difficile de dire des vacheries la bouche pleine...

Et pourtant, il y en avait à dire puisque Mlle Arletty venait de lire avec étonnement un numéro de Comœdia contenant deux critiques sur son rôle de Madame Sans-Gêne, la première pleine de fleurs, la seconde pleine de ronces.

Les fleurs étaient signées Cocteau, qui les jetait tout délinant, à pleine brassée, dans un style qui est bien à lui et à personne d'autre... heureusement.

Quant aux ronces, signées d'un certain Audibert, il est à présumer, d'après le titre, que notre honorable confrère voulait expliquer que Mlle Arletty ne lui plaisait pas dans le rôle de Madame Sans-Gêne, mais nous confessons humblement que nous dûmes renoncer à pénétrer dans le chaos de cet article écrit dans une langue hermétique qui doit être réservée à quelques initiés.

Donc, Michel Duran a été très sage, très convenable, aimable et tout.

C'est comme ça chaque fois qu'un journaliste devient auteur dramatique.

Journaliste, il n'y a pas plus vipère.

Auteur dramatique, il n'y a plus couleuvre.

Si, par-dessus le marché, la couleuvre se gave de gâteaux vous n'en obtenez plus rien du tout.

Un vrai boa, ce Michel Duran...

Doucement, le soir à pénétré dans l'hôtel de Mme de Genlis.

Mlle Arletty, toute blanche, pelotonnée dans son fauteuil, près de l'âtre, parlait et riait parfois d'un rire curieux de petite fille.

Un dessinateur dessinait.

Un auteur dramatique mangeait.

Un journaliste buvait à petites gorgées sa quatrième coupe de champagne.

Il faisait bon, très bon, dans ce salon dont le soir estompait la solennité.

Dehors, on distinguait encore le dos de Condorcet, très digne sur son socle, et le Louvre



Le sourire d'Arletty chez elle, un sourire un peu narquois mais gentil, assez malin mais très parisien.

là-bas, de l'autre côté de la Seine, s'endormait dans la nuit.

Là-bas, très loin dans Paris, une midinette rentrait chez elle tout essouffée après s'être attardée au coin d'une rue dans les bras d'un Maurice, d'un Georges ou d'un Gaston.

Là-bas, très loin dans Paris, une fille sortait d'un hôtel noir et triste pour commencer son éternel manège.

Là-bas, très loin dans Paris, une jeune femme élégante et jolie drapait avec goût de nouvelles étoffes et créait une robe avec quelques épingles...

Là-bas, très loin dans Paris...

Mais devant nous, il y avait une comédienne qui pouvait être toutes les femmes à la fois, qui connaissait leurs gestes, leur langue et leur sourire...

Il y avait une Parisienne qui savait être toutes les Parisiennes: Arletty...

Arletty a 40 voisins.



A la Chasse aux scénarii

CHEZ LES ÉDITEURS PARISIENS



Au moment où la production cinématographique française se trouve déjà en voie de rénovation, nous avons pensé qu'il serait intéressant de grouper tous les efforts, toutes les compétences et aussi toutes les intelligences afin que ces productions très attendues, représentant beaucoup d'espoirs et d'avantages d'efforts, soient

dignes de l'avenir si laborieusement préparé, et que, grâce à la diffusion exceptionnellement agissante que nous offre le cinéma, la pensée française, dans ce qu'elle possède de plus pur, prenne sa place dans le patrimoine intellectuel européen.

Nous sommes allés, dans cet esprit, voir les grandes maisons d'éditions en leur proposant de collaborer à cette œuvre, en nous indiquant quels sont, parmi les plus récents ou plus anciens « lançements », ceux qui leur semblent susceptibles d'être adaptés à l'écran.

Voyage dans le temps et dans l'espace
chez Flammarion.

Chez Flammarion, M. D'Ukermann aimerait qu'un metteur en scène sensible appréciait le sujet délicat de *L'Homme à la bêche*, d'Henri Pourrat, dont il serait souhaitable de tirer de magnifiques tableaux de la terre française avec ses traditions, ses paysans, ses paysages si divers.

Un intermédiaire, en somme, entre le documentaire et le roman.

Intrigues de la forêt, d'André Demaison ; *Aventures dans la forêt équatoriale*, d'André Billy ; *Pauline*, époque 1887, exposition universelle, un pendant de *Bel Ami*. Le *Chant du départ*, de Bourget Pailleron, grand prix du roman de l'Académie française dont le sujet se déroule dans la banlieue parisienne et en Savoie et qui offre des rôles intéressants à de grandes vedettes de l'écran. *Corps à corps*, de Pierre Dominique, étude du monde si particulier d'avant-guerre ; et enfin un roman ravissant, vécu pendant la Révolution, *C'était en floréal*, d'Albéric Cahuet qui, décidément paraît obtenir toutes les faveurs, grâce à ses sujets romanesques, ses personnages chevaleresques, ses touchantes héroïnes imprégnées de poésie désuète.

Baudinière.
ou un coureur d'aventures dans un fauteuil.

M. Baudinière nous reçoit dans sa pittoresque maison de la rue du Moulin-Vert, qu'il va bientôt quitter pour le boulevard Saint-Germain. Des piles de livres jusqu'au plafond, dans les greniers jusqu'aux toits. Au milieu de cette carapace de livres, M. Baudinière s'est réservé une petite pièce modeste et sobre, dans laquelle il représente assez le commandant du navire dans la chambre de veille. Ses instruments de bord — sonnettes, téléphones — Dieu sait combien de fois il nous interrompt, ce téléphone ! — M. Baudinière, donc, répond de tout, songe aux moindres détails. Une machine à grappin ! — Attention à la réserve d'huile ! — Un contrat ! Illustrations et publicité ! — Rien n'échappe à sa vigilance et à son activité.

« Maintenant que j'ai repris ma liberté, nous dit-il, — vous savez que j'étais chez Hachette — je vais donner une nouvelle impulsion à mes affaires. Je viens d'éditer un livre excellent de Roland Tessier, *Le Bar de l'Escadrille* ; je désire tout spécialement aider les jeunes talents à se réaliser. Je demande qu'on ne manque pas de me signaler des manuscrits intéressants. Je pense qu'il y a beaucoup à faire dans notre domaine en

faveur du cinéma. Pour ma part, aux livres psychologiques, charmants, certes, je préfère les lutes « dans la vie » et « pour la vie », les batailles dans le ciel, les grandes aventures ; c'est donc vous dire que j'aime l'art cinématographique ; à présent qu'il se trouve dégagé des affairistes qui lui furent si néfastes, je recommence à croire en lui. »

Charles Fasquelle
recommande
« Vichy-Clermont-Champs-Élysées ».

M. Charles Fasquelle connaît le cinéma ; il a fait lui-même de la production, des films documentaires, puis *Mahlia la Mésse*, interrompu par la guerre, et il vient de reprendre son activité tant comme éditeur que comme producteur. Il va réaliser, avec Rivers, *Les affaires sont les affaires*, d'Octave Mirbeau, lequel était son parrain, et un parrain qui lui a laissé le souvenir et le goût de son esprit incisif. Les dialogues sont de Léopold Marchand. Charles Fasquelle a d'autres projets qui justifieront le but de cette enquête ; puisant dans sa maison d'éditions pour alimenter le cinéma, l'éditeur animant le producteur, et inversement, puisqu'il publie actuellement la *Prrière aux étoiles*, de Marcel Pagnol, dont deux livres sur trois sont sortis, et j'insiste sur cet état de chose nouveau, le cinéma ne devra pas tout à l'éditeur ; il y aura un véritable échange, une connexion certaine entre ces deux activités qui se complètent et se propulsent réciproquement ; ainsi que le prouve *La Duchesse de Langeais* et la *Prrière aux étoiles*. Mais laissons la parole à l'éditeur :

« J'ai les droits de Daudet et de Zola, qui sont, évidemment, une mine d'or pour l'écran. Je pense que *Les Rois en exil*, de Daudet, seraient un excellent sujet. Je viens de traiter avec Blanchard pour *Pontcarra*, d'Albéric Cahuet ; du même auteur, le ravissant *Missel d'amour* devrait séduire un producteur ; pour ma part, j'aimerais le réaliser, mais on ne peut pas tout faire... »

On a tiré un scénario de *Ma route*, de Marcelle Vioux ; plusieurs pourparlers n'ont pas encore abouti. Je vous recommande tout particulièrement un livre que je vais sortir d'ici peu, intitulé *Vichy-Clermont-Champs-Élysées*, de Saint-Bonnet, qui a un grand cachet d'actualité et dans le genre mystérieux. Dites bien à vos lecteurs que je suis personnellement acquis à l'idée de votre reportage et les vœux que je fais, afin qu'il se concrétise utilement. »

Baudinière.

(Ph. N. de Morgoli.)

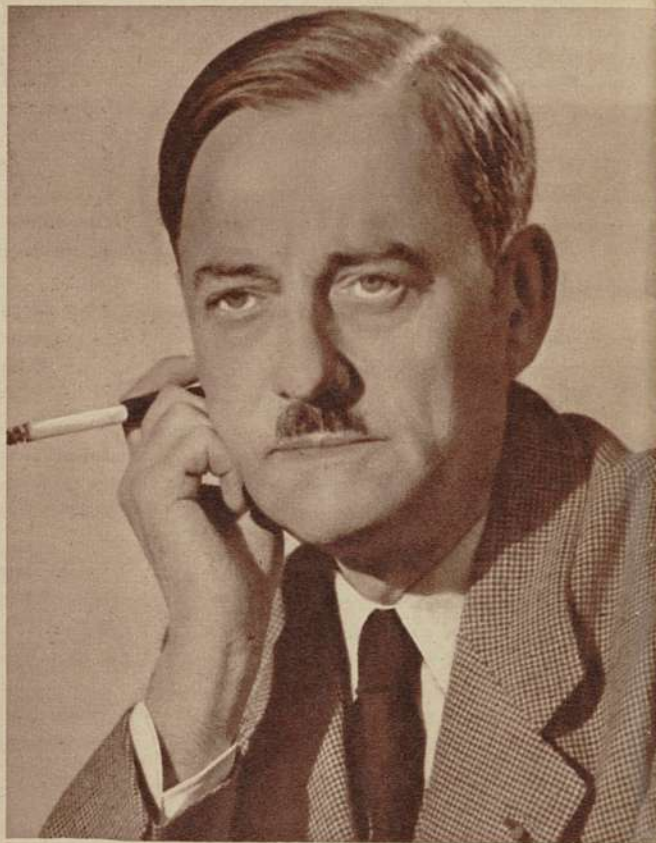


Bernard Grasset propose « Mont Everest ».

Voici ce que nous a dit M. Muller, directeur chez Bernaard Grasset :

« Nous avons été, avant guerre, très sollicités par des visiteurs qui nous demandaient des exemples de romans en vue d'une adaptation cinématographique. Je dois dire qu'aucune suite n'était donnée à leurs projets, j'excepte le cas Giono, qui, d'ailleurs, le plus souvent, écrit directement pour l'écran. Je ne vous cache pas que le cinéma m'est apparu comme un client... peu sérieux. Toutefois, sous les auspices de *Ciné-Mondial*, je ne demande certes pas mieux que de m'entretenir avec vous des possibilités d'une entente entre l'édition et la production, que je considérerais comme très souhaitable et je vous apporte la preuve en vous annonçant que nous éditerons le scénario original que M. Giraudoux écrit pour *La duchesse de Langeais*, réalisé prochainement par M. Kisters pour les films « Orange ». Notre activité est réduite, mais encore très appréciable, puisque nous sortons actuellement trois livres par mois.

« Oui, bien sûr, un journaliste est toujours en quête d'inédit et vous êtes sûrement intéressés par nos projets. Eh bien ! je vous indiquerai volontiers le prochain, Joseph Peyré, dont le titre est *Mont Everest*. Dans son œuvre, il y a plusieurs cycles : l'Espagne, l'Afrique. Avec *Mont Everest*, nous entrons dans le troisième cycle, celui de la montagne. Je crois savoir qu'actuellement on tourne en Afrique du Nord, peut-être le cinéma trouverait-il là les extérieurs qui lui sont nécessaires ? Toujours avec la montagne comme décor, vous avez *L'Auberge de l'Abîme*, d'André Chanson, l'action se passe dans les Cévennes, un sujet très cinématographique qui avait été retenu, avant la guerre. Dans le domaine psychologique, de Jacques Chardonne, *Les Vrais*, qui me paraît un excellent thème tout en nuances et surtout, et je l'ai toujours pensé, le remarquable livre d'Alphonse de Chateaubriant : *Monseigneur des Lourdes*, pourrait faire un grand et beau film. Voilà ce qui me paraît susceptible d'intéresser l'écran ; mais si, au hasard de vos lectures — car je pense que vous lisez nos livres — vous trouvez un sujet, à charge de revanche, venez m'en parler à votre tour ! »



(Photo Harcourt.)

Bernard Grasset.

« Quelle belle héroïne que Charlotte Corday »,
déclare-t-on chez Hachette.

Chez Hachette, M. Henri Bernard nous a signalé dans l'époque fastueuse et pittoresque du second Empire, *L'Impératrice Eugénie*, d'Abel Hermant. Nous sommes en effet séduits par ses aspects peu connus de jeune fille frivole, coquette, puis dans des scènes d'intimité conjugale imprévues et savoureuses. Et surtout la *Charlotte Corday*, de René Trintzius, un livre d'un relief et d'une sûreté historique certains. Cette petite-fille de Corneille nous apparaît ici en héroïne dramatique digne de la tradition de pensée de son aïeul.

Tel notre premier voyage sur cette rive gauche où l'on sait que loisonnent les éditeurs français. Du boulevard Saint-Germain, où s'élabore la pensée à l'état pur, aux Champs-Élysées, royaume du cinéma qui la matérialise, il n'y a qu'un pont à franchir et *Ciné-Mondial* est heureux d'avoir le premier posé les bases idéales qui doivent souder les deux rives. Dans les semaines qui suivent, N. R. F. Denoël, Pigasse et ses éditions policières, etc.

CLAUDE-RENÉ BIERRE.



C'est à la machine qu'Irène Français a tapé son premier roman « J'étais une petite fille ».

(Photos N. de Morgoli.)

L'une est une romancière déjà arrivée qui a été figurante.

L'autre est une vedette déjà arrivée qui va débiter dans les lettres avec un roman : « Agathe de Nieul l'espoir ».

Irène Français a un style direct, une verve très personnelle et un humour charmant et très français.

Odette Joyeux écrit avec une grâce ingénue des phrases courtes qu'elle ponctue au moyen de tirets — sa petite manière à elle — et vous fait un chapitre comme on fait un bouquet.

Elles sont jolies à ravir toutes les deux.

Et pleines de talent.

Que voulez-vous qu'un simple journaliste très intimidé par ces petites filles modèles vous dise de plus ?

Lisez vous-même ces deux articles et vous conviendrez avec nous qu'il est superflu d'y ajouter quoi que ce soit.

Que voulez-vous qu'il fit contre elle deux ? Qu'il se tût... JEANDER.



Odette Joyeux fut danseuse.

(Photo Laroche.)

J'étais une petite fille. Je jouais dans les parcs et dans les rues. Le musée de Cluny était ma chambre de jeux. J'y retrouvais des petits garçons courant dans leurs pèlerines. Nous glissions sur les parquets cirés. Un gardien apparaissait. Nous filions vers une autre salle déserte.

Plus que le palais, j'aimais la crémèrie voisine. Blanche, avec son odeur aigrelette, je lui trouvais un charme inévitable. Ainsi, je souhaitais donc devenir crémère ou écrivain ! Écrivain, pour ne pas perdre la trace de nos jeux et de nos aventures. Crémère, pour pouvoir couper dans les mottes de beurre jaunes et douces sous les mousselines, verser le lait à grands flots, et, avec une serpillière, laver le joli dallage de la boutique.

J'allais à l'école. J'aimais l'école parce que j'y retrouvais un peuple de mon âge. Je n'étais pas une bonne élève, cependant certaines maîtresses m'accordaient leur tendresse.

Mon enfance s'organisait et devenait un grand malaise. À l'école, pour éviter l'ennui, et seulement pendant les cours, je m'initiais à ma future science. Le jeu était simple et profond. Il suffisait de fixer le professeur d'un air grave et attentif. Alors, une sorte de sommeil me gagnait. Je ne m'ennuyais plus. Quel bonheur dans ma tête, quelle exubérance, quel plaisir dont les tourments me faisaient quelquefois pleurer.

En revenant de ces jeux solitaires qui me préservaient de la tristesse qui me prenait à vivre, je rêvais qu'il serait bon de devenir un écrivain, d'orienter mes désirs et mon imagination. Mais c'était un rêve, un monde dont ma timidité ne voyait pas l'accès.

Je ne suis pas allée cogner aux portes cinématographiques avec l'espoir de devenir une star, mais avec celui, infiniment plus simple, de gagner un peu d'argent. L'ambition ne m'est venue que dans la suite. Elle est sortie de moi avec les premières sœurs sous les sunlights, avec l'énervement, avec le sentiment que tout était artificiel, les visages, les gestes, les paroles, que tout était donc possible. Elle vint surtout, parce que mes camarades me donnaient à penser que la gloire les attendait à leur prochain réveil. Pourquoi elles et pas moi ? Quand je crus au miracle, j'attendis de sept heures du matin à 9 heures du soir, pendant le début de mon premier contrat, que jaillisse le geste qui me révélerait au metteur en scène, au producteur ou au public.

Les premiers jours passés (on tournait *Le Micoche*), je me rendis exactement compte du milieu dans lequel je vivais car j'y vivais vraiment, depuis mon réveil jusqu'à mon coucher, pre-

Je deviens ROMANCIÈRE

par Odette JOYEUX

Vers seize ans, et en grand secret, je commençai. Une amie était la source de mon entourage, et aussi un personnage que j'admirais passionnément, qui devait sans doute sourire de mes essais, mais qui m'accablait son attention, s'intéressait à mes tentatives et m'encourageait sans promesses.

Ainsi, sans but, j'ai commencé des livres. Mon rêve devenait un désir, donc quelque chose de plus grave et que je devais à tout prix satisfaire.

Pendant des années, personne n'a soupçonné mon secret. Je n'ai jamais pensé qu'un éditeur pourrait lire mes pages, les aimer et les imprimer avec hâte.

Mes petits personnages « se sont mis à vivre très lentement et sans peine ». Ils ont grandi. D'autres sont venus les rejoindre, et l'aventure s'est organisée. Pendant les grandes journées d'ennui, de tristesse ou d'attente, je vais retrouver un monde que j'aime.

Mais ce à quoi je n'osais penser s'est réalisé très vite, comme par miracle. Maintenant, mon secret est partagé. Je voudrais vous dire que j'aime bien mes éditeurs. Impressionnée par les producteurs de cinéma, je croyais que les éditeurs étaient comme eux des messieurs omnipotents et aveugles qui ne se lèvent de leur fauteuil pour vous dire bonjour que lorsque votre nom grandit sur les affiches.

À la N.R.F., j'ai trouvé toute une famille avec laquelle j'aime bien me familiariser. Ils partagent mon secret, et dans quelques semaines mon livre paraîtra.

Je ne serai plus une reine. Déjà, je perds mes pouvoirs parce que j'ai peur. Oh ! ce n'est pas la trace violente et admirable du théâtre. Non. C'est une petite angoisse sourde qui me tennaille. Le cœur moins libre parce que quelque chose de lui sera livré à l'inconnu. C'est tout.

Maintenant, j'ai sommeil. On m'avait demandé cent lignes, comme à l'école. C'est trop long pour un auteur qui n'en est pas un, puisque, pendant toute la journée, il joue une petite fille dans un film. Et comme à moi-même, je vous souhaite le bonsoir.

J'étais UNE FIGURANTE

par Irène FRANÇAIS

nant même mes repas avec des filles de mon âge, mais différentes de moi par leurs habitudes, leurs distractions, leurs désirs, leur culture, ceci en général.

Quand j'eus admis qu'on ne donnait pas immanquablement sa chance à chaque figurante et qu'on pouvait n'avoir de talent que pour soi, commença la période de l'amusement franc.

Parmi le lot d'une quarantaine de jeunes filles de quatorze à vingt ans, deux me plurent, avec lesquelles je me liai. Je n'ai plus revu la première, ni au hasard des rues de Paris qui réservent toujours tant de rencontres inattendues, ni au hasard d'un écran. L'autre est venue sagement, patiemment, jusqu'aux premiers plans de nos films, c'est Foun-Sen.

Comme, à l'encontre des autres, nous ne nous pressions pas devant la caméra, on pouvait toujours nous trouver assises derrière un portant, sur une pile de boîtes de fromage factices, lisant ou bavardant, passant notre entourage au crible de l'ironie.

J'avais entendu vanter la camaraderie des planches, je m'aperçus vite qu'il s'agissait là d'un aimable mythe. Au bout de deux jours de vie partagée, nous savions qu'une telle était fille-mère depuis l'âge de treize ans, que telle autre cachait en elle une maladie dont elle rendait bénéficiaire la majorité des garçons de son entourage, la mère d'une autre s'occupait de ses contrats et la plaçait en outre auprès de vieux messieurs qui pourvoient à tous ses besoins et la couvraient de l'épaul, de renards argentés ou pas, voire de lapin travaillé.

Certaines d'entre elles jouaient à la vedette. Platinées à s'en faire mourir le cheveu, on les voyait plonger leurs museaux, déjà rongés par le fard, dans des boîtes à maquillage compliquées. Si nous leur adressions la parole, on les voyait brusquement frappées de surdité. Elles conservaient dans leurs sacs les photos des voitures de leurs anciens amants, se les montraient avec complaisance.

À l'écart se tenait une grande fille pâle, mince, aux cheveux blonds, un peu raide, aux yeux lents à s'émouvoir, une fille pâle qui parlait peu et jamais pour médire. On l'avait engagée pour remplacer une figurante qui était souffrante. C'était Michèle Morgan.

Chacune essayait de faire apprécier en elle la vedette qu'elle ne manquerait pas de devenir et je me rappelle une sottise

filie qui nous labourait les côtes pour parvenir sous le regard de la caméra. Elle se nommait Cubétat et me détestait parce qu'un jour qu'elle m'agaçait, je lui avais demandé s'il s'agissait bien là d'un pseudonyme.

Si je n'avais eu un contrat, j'aurais sans doute été renvoyée de la figuration par les soins de la femme du producteur. Elle m'était prodigieusement antipathique pour la façon dont elle nous avait traitées quand il se fut agi de nous choisir. S'étant arrangée pour que ce choix eût l'air d'un comice agricole, elle nous avait fait parquer dans une vaste pièce et nous appelait l'une après l'autre, nous estimait de l'œil et de la main, après quoi, nous étions renvoyées dans une salle voisine où nous devions savoir le résultat de l'examen que nous avions subi. Ce traitement m'apparaissait comme quelque chose d'inhumain et de révoltant.

Elle vint un jour coiffée d'un chapeau fleuri, enrubanné, enloupé de tulle qui m'obligea à claionner en manière de piètre vengeance qu'il était dommage de dire de sa modestie qu'elle mettait toutes ses idées sur le chapeau. C'était anodin, je compris au coup d'œil que j'es-suyai que cela eût pu m'être fatal.

J'ai pourtant tourné dans *Le Micoche* jusqu'au bout. Et puis, j'ai découvert dans un journal un travail qui me plaisait vraiment. J'ai abandonné sans regrets la figuration trop impersonnelle pour mon goût, mais à laquelle cependant j'ai dû encore avoir recours plusieurs fois en prévisions de fins de mois étiquées.

Irène aime le cinéma.





Denise Jovelet était faconnière



Josette Daydé était coursière



Marianne Hardy était infirmière



Jacqueline Bouvier était fleuriste



Geneviève Beau était étudiante



Solange Delporte était petite main



... et Simone Valère fleuriste

HIER 7 métiers

Mon histoire commence comme un conte de fées : Il était une fois sept jeunes filles... Elles étaient jolies, mignonnes et intelligentes. La Nature, en somme, les avait gâtées. Et puis, ces sept jeunes filles étaient... huit. Mais, situons le cadre : Le coin d'ombre d'un studio, le seul, près du set brillamment éclairé. Sur le plateau, les techniciens s'affairaient. Les ordres, souvent contradictoires, se croisaient. Reprenant le cœur des démentaux de Courteline, de vigoureux gaillards transportent des meubles imposants.

Je partage mon oasis obscure avec les sept lauréates de notre concours, auxquelles s'est jointe, pour des raisons exposées dans notre précédent numéro, la charmante Gaby Andreu. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit : les sept jeunes filles sont décédées au complet. Et la tâche agréable, certes, mais délicate, de les interviewer m'est dévolue. Un peu ému, un peu gêné (moi, seul chardon au milieu de toutes ces fleurs) je prends mon courage d'une main et de l'autre, celle restée libre, je saisis le bras de celle qui est à côté de moi.

— Mademoiselle... Les sept jeunes filles ont sursauté, braqué sur moi quatorze yeux qui vont du bleu tendre au marron sombre.

— Monsieur ? Las ! Moi qui comptais les faire parler l'une après l'autre, je me vois obligé de m'adresser à tout le groupe. Eh bien, tant pis, je vais faire une interview collective ! Après quelques répliques échangées sur le système du chœur antique (« Aimez-vous le théâtre ? — Oui, Oui ! — Aimez-vous le cinéma ? — Ah ! Vouiiiiiii !!!), je centre mes questions sur l'enfant qui est près de moi, Mlle... — Marianne Hardy.

Marianne Hardy est l'aînée des jeunes filles qui, à elles sept, totalisent cent quarante ans. Elle est grande, châtain clair, et elle a, pour reprendre une expression chère naguère à Saint-Granier, un « Physique de théâtre ». Ah ! j'allais oublier : elle frise naturellement (c'est elle qui me l'a juré). Est-elle contente d'être lauréate ?

— Parbleu ! Le ton avec lequel on m'a répondu, cela me prouve que ma question est idiote. A-t-elle, dès l'enfance, rêvé à l'art dramatique ?

— Oh ! non, monsieur. Mon père est docteur en médecine. Il avait envisagé pour moi une carrière dans la pharmacie. Or, j'ai horreur des bocaux. Je



Photo N. de Margoli.

me suis donc arrangée pour échapper à mon destin...

— Comment ? — En me faisant renvoyer du lycée, tout simplement. Pourtant, Père, qui a de la suite dans les idées, est parvenu à me faire faire un stage d'infirmière à Lariboisière. J'ai eu mon brevet et comme récompense j'ai demandé mon inscription à... l'école de Charles Dullin. Père en a fait une jaunisse, il s'est fort bien soigné, il s'est guéri... et moi j'ai continué. Après avoir été l'élève de Rouleau, je travaille maintenant avec Solange Sicart.

— Moi, dit Simone Valère (la « Mimi » du film) — comme elle est jolie, et modeste et fine, etc... Assez ! je suis la fille unique d'un père employé de bureau et d'une mère couturière. A 16 ans, je suis entrée comme petite main chez une modiste de la place Vendôme. Lors de leur sortie hebdomadaire, papa et maman m'emmenaient au cinéma. J'y ai vu, certain samedi soir, un film qui s'intitulait « Gribouille... » et ce fut le coup de foudre : j'ai laissé là les bibis, j'ai travaillé avec René Simon. Puis je me suis présentée au Conservatoire. J'ai été reculée ; je me représente l'année prochaine, et j'espère qu'avec l'expérience acquise en jouant « Mlle Bourrat » et en tournant « Les sept jeunes filles »...

C'est également un film qui a décidé de la carrière de Solange Delporte, qui interprétera le rôle de Clotilde. Depuis sa tendre enfance (elle a maintenant 20 ans), elle fréquente les salles obscures, et c'est l'Opéra de Quat' sous qui l'a décidée à abandonner la haute couture, pour se consacrer au cinéma. Elle est charmante, rieuse et se voit très bien jouant les jeunes premières dramatiques...

Josette Daydé a commencé ses activités sociales en faisant les courses dans une maison de quincaillerie. Un jour, elle en a eu assez. Elle s'est présentée à un poste de radio, et c'est là que j'ai fait sa connaissance. Je me souviens fort bien d'une petite fille qui disait son texte de travers et chantait faux. Depuis, je l'ai vue à l'Aiglon, où sa jeunesse « Swing » fait le régal des connaisseurs, elle va tourner tout à l'heure... Que de chemin parcouru depuis ce moment-là !

— N'oubliez pas de dire que c'est grâce à Vandéric, avec lequel j'ai travaillé... me glisse Josette Daydé, avant de céder la place à Geneviève Beau qui a 22 ans, dont le papa est industriel, et qui, enfant, adorait le guignol, ce moyen mineur de l'art dramatique. Elle a fait pendant trois ans des études de chimie et de bactériologie, qu'elle a abandonnées pour suivre les cours de diction. Elle a joué une fois la comédie, dans un acte au Grand Guignol : « On prend les mêmes. »

L'histoire de Jacqueline Bouvier et de Denise Jovelet ne se différencie guère de celles de leurs camarades : débuts difficiles dans d'obscures tâches sociales, puis désir de faire du théâtre, de jouer la comédie. Et puis, un jour, la chance : un concours que l'on gagne, un film que l'on tourne : « Sept jeunes filles... »

On va donner le premier tour de manivelle. On m'a enlevé mes sept jeunes filles qui sont maintenant sur le plateau, sous le feu des projecteurs.

Et je pense à toutes celles qui auraient voulu être à leur place. Qu'elles ne se découragent pas : on ne fait pas une comédienne du jour au lendemain. Celles qui sont ici ont eu la chance de notre concours.

Demain... C'est peut-être pour elles la gloire.

...Il était une fois sept jeunes filles... »

Jean GUIGO.

ils vécurent LES TEMPS HÉROÏQUES DU CINÉMA et ils tournèrent bien

Ils sont trois. Trois qui, hier, étaient les espoirs, l'une du Théâtre-Français, les deux autres de l'Odéon. Aujourd'hui, tous trois sont de l'illustre théâtre.

M^{me} BERTHE BOVY

C'est avant une des nombreuses répétitions qui vont émailler cette belle journée d'automne que nous rencontrons Mme Berthe Bovy.

— Chère madame, nos lecteurs aimeraient connaître quelques-uns de vos souvenirs des temps héroïques du cinéma.

— Des souvenirs, mais je n'en ai aucun, car ces temps héroïques furent pour moi des temps effroyables où je ne fis rien de bon.

— Mais des anecdotes, en avez-vous à conter ?

— J'en ai deux. La première se passe lors du tournage de *On ne badine pas avec l'amour*. Les adaptateurs ne s'étant pas gênés de badiner avec la pièce, ils avaient décidé que Rosette se jetterait à l'eau. Mais, gens économes, ils n'avaient, pour tourner cette baignade, qu'un appareil et il fallait absolument trois plans de celle-ci. Aussi je dus me jeter trois fois à l'eau, ce qui me valut une fluxion de poitrine qui me tint pour un temps éloigné de la scène. La seconde aventure fut celle qui m'arriva en compagnie de Georges Carpentier, le célèbre boxeur. Je tournais alors avec lui ses mémoires et, à la sortie du studio, nous partions ensemble. Or il arriva qu'un soir, lui ayant confié mon nécessaire de toilette en cristal, Carpentier fut dévisagé avec insistance par un quidam. Lâcher mon nécessaire et boxer l'individu fut l'affaire d'un instant. Mais le premier nécessaire en cristal que j'ai possédé n'était plus.

Mme GERMAINE ROUER

— Mme Rouer, elle est en scène.

L'huissier vient de nous apporter cette réponse. Eh bien ! asseyons-nous et attendons. Mais la voici, encore toute pleine du rôle d'Elmire de *Tartuffe*, qu'elle vient d'interpréter avec son grand talent habituel.

— Que furent vos débuts au cinéma ?

— J'étais alors élève de Denis d'Inès et préparais mon examen d'entrée au Conservatoire. Lorsqu'une de mes camarades me dit : « Va voir Feuillade, il cherche quelqu'un. » Feuillade me recruta et m'accepta. Mon rôle était le suivant : femme d'un concierge, je devais me précipiter dans l'escalier en criant : « Ils sont tous empoisonnés ! » Car je

Emile Drain en 1937, fut un Pasteur authentique. Il fut longtemps un spécialiste du rôle de Napoléon. Voici une scène de *Madame Sans-gêne* première manière. On reconnaît à l'extrême gauche, Charles de Rochefort.



Germaine Rouer dans une scène dramatique de *La Terre* réalisée par Antoine, voilà plus de 20 ans. La même artiste aujourd'hui. Au cinéma, le temps n'existe pas.

dois vous dire que l'acteur faisant mon mari devait s'affaisser après avoir mangé la soupe. Feuillade me trouva si bonne qu'il agrandit mon rôle et je finis dans cette production par me marier avec mon camarade Marcel Levesque.

— Ce fut pour vous le début de la chance.

— Oui, car j'entraî peu après au Conservatoire. Mais ma plus grande joie fut de tourner avec Antoine. Georges Monca, alors directeur de chez Pathé, me fit appeler pour me confier

quelque chose. J'attendais depuis un instant lorsque entra Antoine. Nous étions tous un peu terrifiés, car ce « Grand Bonhomme » a toujours eu le don de terroriser les acteurs. Il regarda tout le monde et, s'arrêtant sur moi, me dit : « Enlève ton chapeau ! » Je m'exécute, et il ajoute : « C'est bien ce qu'il me fallait, viens avec moi. » C'est ainsi que je tournai *La Terre* avec Berthe Bovy et Hervé, que je mordais au bras au cours d'une scène pendant laquelle je devais me débattre entre ses bras. Pour mettre autant d'ardeur que le Grand Antoine en voulait, je le mordis. Un autre souvenir plutôt désagréable est celui d'une noyade. Nous tournions *La Glu*, je devais plonger et me débattre dans l'eau. Mon partenaire devait me sauver. Mais, comble de malchance, ni l'un ni l'autre ne savions nager et il fallut que l'opérateur quitte sa caméra afin de nous sauver tous les deux. Mais excusez-moi, j'ai rendez-vous avec mon coiffeur...

Et Germaine Rouer s'en fut.

M. EMILE DRAIN Des souvenirs des temps héroïques, j'en ai des tas. D'ailleurs, il y a quelque temps, je les fis paraître dans un journal. Mais pour vous, je m'en vais vous en conter d'inédits.

« Figurant, vers 1912, je devais chaque soir me rendre devant un cinéma du boulevard Poissonnière. C'est ainsi que j'ai fait le rôle qui devait me valoir un grand rideau, car c'était une surimpression. Plus tard, je fis un « Incroyable ». Cet « Incroyable », qui traversait le décor en faisant force gestes, se fit remarquer par le metteur en scène qui lui trouva beaucoup de talent, car, en ces temps-là, le talent se mesurait aux gestes que vous faisiez. Cet « Incroyable » m'amena à tourner à la sauvette, car la ville de Paris ne donnait pas de permission de filmer sur la voie publique. Nous nous tenions dans un bistro des environs et, à l'appel du régisseur, nous allions tourner aussi rapidement que possible. Je tournai par la suite *Un Drame sous Napoléon*, dans lequel je mariai G. Rouer, puis *L'Aiglonne*, film à épisodes. Vous vous souvenez que je fis Napoléon aussi lorsque l'on fit *Madame Sans-Gêne*. Puis les Américains me firent doubler un acteur physiquement, car celui-ci ne ressemblait guère à Bonaparte. C'est ainsi que dans le *Brigadier Gérard*, j'ai tourné à vingt mille kilomètres de distance et qu'une scène, tournée sur les routes de Californie, commença dans un petit studio de la rue Lepic et finit devant une ferme de Villacoublay. Pour moi, ce personnage de Napoléon est comme une tunique de Nessus, et si j'ai interprété successivement Beethoven, Molière, Victor Hugo, La Fontaine, et bien d'autres, je suis capable d'interpréter un balayeur ou toute autre composition.

Lors des prises de vue de *Remontons les Champs-Élysées*, je devais représenter Napoléon lors de sa mort à Sainte-Hélène. Pour cette scène, je devais m'étendre dans un triple cerceuil tendu de soie crème, et Guity me fit remarquer : « Tu vois, j'ai pensé à tout, je t'ai fait venir de la bière blonde ! » Et sur ce mot authentique, je vous quitte, car je dois aller promener mon chien...

Souvenirs recueillis par JACK FORS.

(Photos Archives.)

Ciné-mondial 7

7 espoirs AUJOURD'HUI

Visages nouveaux..

... Des visages nouveaux apparaissent sur nos écrans, visages du drame et de la comédie, visages d'hier et d'aujourd'hui. Ils nous sont encore inconnus. Ils nous seront bientôt familiers. Déjà, nous saisissons des gestes, des attitudes, un regard, un sourire par lesquels demain, comme d'amis nouveaux, nous prendrons conscience de ce que ces êtres cachent en eux... Des âmes, des caractères vivent sous ces masques que nous n'avons pas encore déchiffrés.

Les visages comme les paysages ne se révèlent pas d'un seul coup au regard de l'observateur. Ils ont leur secret et leur charme cachés sous les jeux de l'apparence.

Ce qu'ils expriment n'est qu'un côté du miroir à double face ; au delà reste à découvrir ce qui nous les rendra plus proches, plus intimes, ce que nous aimerons en eux et qui n'est plus du trait, de l'expression, mais de l'âme et du cœur...

Durant de longues années, le cinéma allemand travailla en vase clos. C'était au moment qu'il devait faire effort pour recréer ses cadres, sa technique, ses conceptions sous l'impulsion d'un esprit nouveau. L'Exposition de Paris, en 1937, nous permit d'avoir un premier aperçu de ce renouvellement.

Mais les écrans français étaient alors accaparés par la production américaine, la meilleure et la pire, et les réalisations allemandes nous demeuraient cachées.

Aujourd'hui, nous reprenons contact avec le film de Berlin, de Vienne, de Prague, de Munich. L'immense effort accompli en dix ans ne s'est pas ralenti depuis la guerre. Les studios allemands travaillent comme par le passé et produisent des œuvres d'une ampleur souvent étonnante, d'une réalisation aussi

poussée dans le détail que dans l'ensemble ; témoins le *Président Kruger*, *Cœur Immortel*, et toutes ces bandes que Venise a couronnées récemment : *Année ou Histoire d'une vie*, *J'accuse*, *Comédiens*...

**

Parmi ceux-là, nous retrouverons sur l'écran des visages que quelques films nous ont déjà révélés ; nous en découvrirons d'autres qui nous sont inconnus.

Reflets des passions et des drames, visages de toutes les époques, de tous les âges, les voici réunis sur ces pages tels que l'écran demain les animera, les fera vivre...

Celui-ci d'une ligne si pure, d'une grâce si tendre, n'est-il pas déjà présent dans votre souvenir ? Cherchez bien... vous l'avez vu sourire, espiègle, prime-sautier, heureux, dans *L'Ecole des Amoureux*, dans *La Folle Imposture*. C'est celui de Louise Ullrich, une vedette que vous ignoriez, mais en qui vous avez reconnu déjà une grande artiste. Dans ces deux films, les seuls que nous ayons vus d'elle en France, elle joue les amoureuses avec une note de drôlerie mêlée de sentiment.

Elle traîne à sa suite des cœurs épris ; romancier, ténor, peintre célèbrent à leur façon son charme. Mais qui parviendra à l'émouvoir ?

Louise Ullrich n'est cependant pas qu'une ingénue au jeu facile. Le beau film de Josef von Baky, *Année (Histoire d'une vie)*, primé à Venise, nous révélera bientôt l'étendue des moyens de cette belle artiste. Celle qui fut une simple amoureuse apparaîtra au cours de cette « cavalcade » allemande, la plus émou-

vante des comédiennes, la plus bouleversante des tragédiennes.

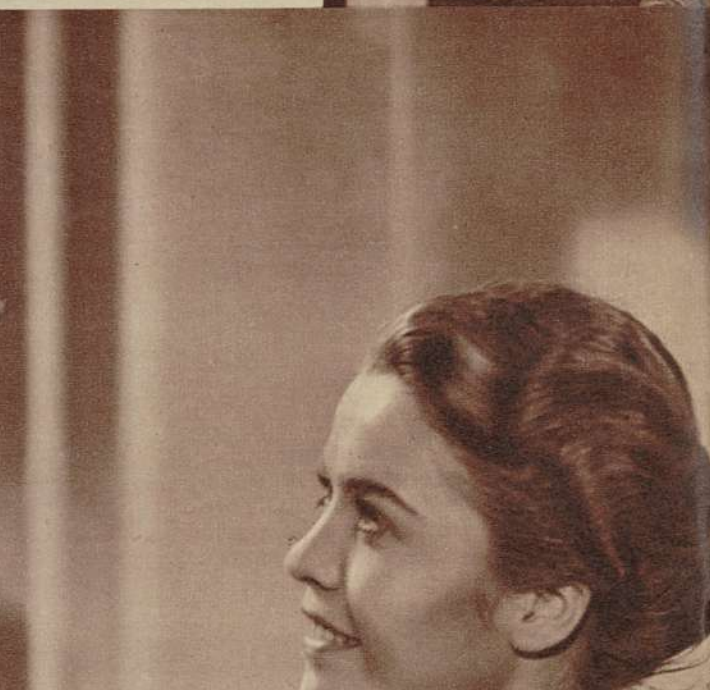
Une vie, longue, courageuse, traversée d'heures pénibles, et pourtant tout éclairée d'espoir. Année, l'héroïne qu'interprète Louise Ullrich, est née en 1871 ; elle mourut en 1941. Soixante-dix ans au cours desquels nous verrons Année grandir, aimer, lutter, souffrir. Petite fille, jeune fille, femme, mère, aïeule, Louise Ullrich exprime là tous les sentiments humains, de la tendresse à la douleur, avec une pathétique vérité. On sait que cette interprétation lui a valu la Coupe Volpi, réservée à la meilleure artiste. C'est une consécration à laquelle tout le monde souscrit.

**

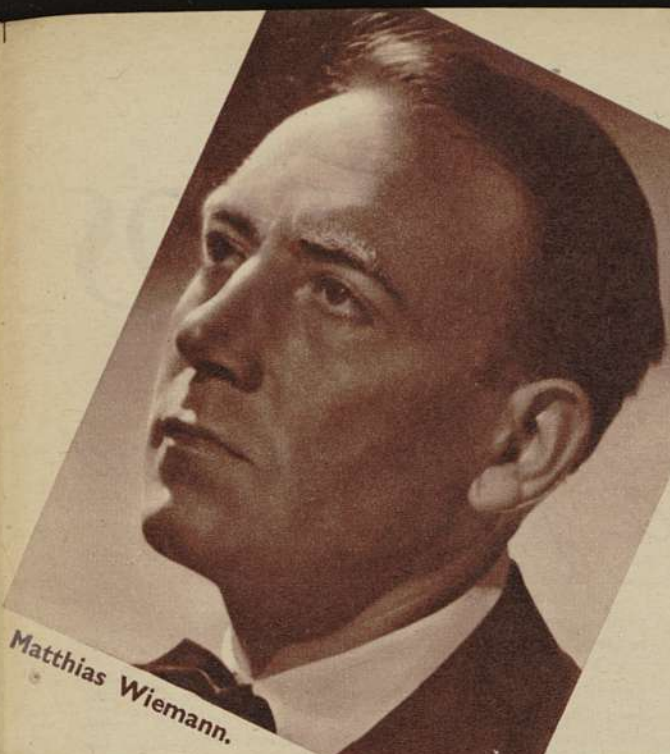
Autre visage de femme... Celui-là marqué par la vie, non seulement pour les besoins de la scène, mais par des années tout entières à l'art, au dur métier du théâtre : Käthe Dorsch... En Allemagne, on l'a souvent comparée à Réjane, ce qui est un hommage à l'une autant qu'à l'autre. Comme la grande artiste française, Käthe Dorsch sait être émouvante en restant simple. Elle atteint au pathé-

Heidemarie Hatheyer, une beauté singulière, sans apprêt, sans fioriture, un visage net, d'une franchise qui séduit et qui émeut...

Matthias Wiemann et Heydemarie Hatheyer, interprètes de *J'accuse*. L'héroïne de *La Fille au Vautour* y tient le rôle d'une femme atteinte d'une maladie incurable et montre là des qualités de sensibilité et d'émotion qui révèlent un aspect nouveau de son talent.



Visage de la jeunesse, celui de l'espoir et des illusions... Visage de la maturité, celui de l'expérience : Hilde Krahl et Käthe Dorsch dans le film de Pabst : *Comédiens*.



Matthias Wiemann.



Deux aspects de Louise Ullrich l'admirable Année du film *Histoire d'une Vie*. Fraîcheur, jeunesse dans la première partie du rôle. Émotion grave dans la seconde, comme si les années étaient passées vraiment avec le poids de leurs luttes, de leurs soucis, de leurs chagrins...

(Photos Tobis-film.)



Le plus terrible cas de conscience qui puisse se poser devant un homme ! Paul Hartmann et Matthias Wiemann dans *J'accuse*... Plus haut : Matthias Wiemann, le visage d'un homme qui a vécu, qui a souffert, qui sait ce qu'est la vie et ce qu'elle vaut.

...sur nos écrans

Paul Hartman, un masque volontaire, l'énergie empreinte sur chaque trait, le regard droit, le nez large, la mâchoire forte, un caractère.



tique sans jamais quitter cette mesure qui fait, de l'expression, l'image exacte de la vie. Elle fut, en Allemagne, l'interprète de deux héroïnes françaises : Yvette de Maupassant, et la *Dame aux Camélias*.

A l'écran, vous l'avez vue déjà dans le *Cœur se trompe* et une *Mère* où elle incarnait avec cette simplicité que nous évoquions à l'instant, le dévouement d'une mère, on pourrait dire, de la mère, tant Käthe Dorsch a le secret de faire passer du cas particulier au plan général les êtres et les sentiments qu'elle exprime...

Comédiens, de G.-W. Pabst, nous la montrera sous un aspect bien différent, aux côtés de la gracieuse Hilde Krahl et d'Henny Porten qui fut, au temps du muet, une vedette bien connue en France. Ce film a obtenu la médaille d'or pour la meilleure mise en scène à la Biennale de Venise. Son action se déroule dans les milieux du théâtre au XVIII^e siècle, mais dans ce cadre pittoresque, Käthe Dorsch demeure elle-même, sensible et vraie...

**

Et voici enfin les héros d'un conflit psychologique aigu : Heydemarie Hatheyer, Paul Hartmann, Matthias Wiemann. Une femme, son mari, docteur éminent ; un ami qui fut autrefois amoureux de la jeune fille, mais qui a su garder aux deux premiers une affection dénuée de jalousie et d'équivoque. La femme est atteinte d'un mal incurable et use ses derniers jours dans la souffrance. Les deux amis se sont consultés en homme de science. Ils savent que rien ne pourra sauver leur malade. Ils peuvent seulement abréger sa douleur. Ils font le geste que la conscience leur dicte, mais que la société réprouve.

Le docteur est accusé de meurtre. Son ami le défendra. Tel est le thème poignant sur lequel est bâti *J'accuse*, de Wolfgang Liebeneiner et que ce trio d'artistes illustre avec toute la conviction qui convient et tout leur talent.

Heydemarie Hatheyer, c'est *La Fille au Vautour*, au jeu brutal tant il est dépouillé d'artifices. Elle a débuté, il y a quatre ans, avec Luis Trenker dans *La Montagne appelle*. Dans la *Fille au Vautour*, elle fut à nouveau une montagnarde au caractère farouche. On verra dans *J'accuse* que les conflits de l'âme lui sont aussi familiers que ceux des éléments parmi lesquels ces deux œuvres nous l'ont montrée.

Paul Hartmann est le docteur. Il a derrière lui une longue carrière : vingt-cinq ans de théâtre, de nombreux films depuis le cinéma muet, où il fut, notamment, le partenaire d'Asta Nielsen. On l'a vu ces derniers mois en France dans *Le Cœur se trompe*, *Bal masqué* et *La Chair est faible*. Il vient d'interpréter *Bismarck* dans un film du même nom, encore inédit chez nous. C'est l'un des meilleurs tragédiens allemands.

L'ami est Matthias Wiemann, qu'on a vu en France dans *La Comtesse de Monte-Cristo*. Après *J'accuse*, on le verra dans un rôle d'ingénieur auprès de Hilde Krahl, et dans un film d'époque, *Alexandre*, vêtu de la tunique grecque...

**

... Visages nouveaux, qui sont ceux de la vie, saisie en tout ce qu'elle a de plus poignant, de plus fort. Visages comme celui de notre époque, regardant droit, face aux réalités, sans arrogance, mais sans faiblesse !

PIERRE LEPROHON.

LEURS HÉROS

Junie Astor ou comment on apprend le japonais

connaiss point de film où, pour tromper l'attente, il n'y ait des belotes sans fin entre les partenaires.

« J'ai tourné également en Italie, raconte Junie Astor en sortant d'un tiroir une collection de photos assez inattendue. *Tout pour la Femme* avec Antonio Centa, le héros de *L'Escadron blanc* ; *Théodore et Compagnie*, *Un tas d'ennemis*, *Le Carnaval de Venise*. Je vous vois venir, dit-elle, je devine vos questions. N'en posez pas, vous en seriez pour vos frais. A l'étranger, le travail de studio est le même qu'en France ; les partenaires que nous avons parlent allemand ou italien, le metteur en scène hurle ou s'adresse à nous courtoisement, mais on retrouve partout un studio, un metteur en scène, un partenaire. Dans toutes les capitales, c'est du travail, et des hommes l'accomplissent. »

— Vous voulez détruire la poésie des voyages, l'attirante légende des séjours à l'étranger ?

— Oh non, je suis bien trop heureuse lorsque mon travail me demande de voyager ! J'adore ça... Tout à l'heure, je suis allée un peu trop vite. J'aurais dû au moins vous dire que mes partenaires italiens étaient non seulement sympathiques, mais très galants. Lorsqu'on est latin, n'est-ce pas...

— Et en dehors des films italiens ?

— Je vous ai déjà parlé de Bernard Lancret. Dans *Quartier Latin* je l'obligeais plus ou moins, et non sans rudesse, à se bien conduire avec Blanchette Brunoy. C'était un film très gai et très jeune. En fait de partenaire, je faisais plutôt « cavalier seul ».

Ce que ne dit pas Junie Astor, c'est que dans ce même *Quartier Latin* elle pouvait enfin être elle-même, se laisser aller à sa vraie nature, vive, enjouée, primesautière. Elle oublie sans se rendre compte des films dans lesquels elle fit des créations remarquables. Elle cite en passant, au hasard, un titre, un nom. Elle ne semble point tournée vers le passé mais vers un avenir brillant de promesses, vers l'espoir de beaux rôles, et de beaux partenaires naturellement. Elle a travaillé avec Jean Murat, Charles Vanel, Abel Jacquin. Elle a paru, énigmatique et fatale, dans beaucoup de films policiers, mais elle se soucie peu de tout cela.

Etendue tout du long sur le tapis de son studio, elle joue avec ses deux fox : Monsieur Zan et Madame Quiche, celle-ci étant la mère de celui-là. La sonnerie du cinéma *Le Suffren*, que dirige Junie Astor, les agace visiblement. Tout en jouant, elle murmure quelques mots à leur oreille. C'est un étrange concubule.

— Peut-on savoir, demandais-je timidement, quelles confidences...

— Je leur parle japonais, dit-elle. Ils comprennent fort bien. Japonais, vraiment ? Je les prenais pour de charmants petits fox nés en France.

— Je ne vous ai pas dit, s'exclame alors Junie Astor, je suis impardonnable. Tout en tournant *La Patrouille Blanche*, j'apprends le japonais avec Sessue Hayakawa. Le soir, je répète ma leçon avec Madame Quiche et Monsieur Zan. Je les soupçonne d'être de bien meilleurs élèves que moi.

— Et la philosophie Zenn ?

— Pas trop de choses à la fois, conclut Junie Astor avec le plus grand sérieux. Nous remettons l'étude de la philosophie Zenn au prochain film qui me donnera Sessue Hayakawa comme partenaire. Pour le moment, je me contente de beaucoup moins. Les premiers rudiments de la langue me suffisent.

— Et vous savez dire...

— Bonjour, et merci... comme tout le monde.

J. D.

Fromont Jeune. C'est Jean Servais, à la fois mon cousin et mon mari, comme l'a voulu Alphonse Daudet, avec qui je forme un couple qui finit, après peines et déboires, par retrouver un semblant de bonheur.

« J'aurais mieux aimé le film si nous l'avions tourné en costumes, dit encore Junie Astor et, malgré son strict tailleur de sport, ses larges chaussures confortables, on comprend que Junie doit adorer tourner « en costumes ».

Aussitôt on pense à *Adrienne Lecouvreur*, dans lequel elle fut une duchesse de tant d'allure. Belle à ravir, somptueusement habillée, elle était la femme d'André Lefaur et nourrissait de coupables sentiments à l'égard de Pierre Fresnay.

— Des souvenirs de ce film ? Mais, dit-elle en riant, ne savez-vous donc pas qu'il n'y a presque jamais de souvenirs lorsque nous tournons un film. Tourner, c'est pour nous du travail. Demandez à n'importe qui s'il a des « souvenirs » de son travail quotidien ?

Il faut bien me rendre à cette logique.

— A propos de ce film, je peux vous dire qu'il est bien agréable de travailler avec de pareils partenaires. Plus les gens ont du talent plus ils vous facilitent le travail. Et puis, il y a eu *interminables parties de belote avec André Lefaur, mais je ne

Junie jouait en Italie dans *Le Carnaval de Venise*. Couple classique du jeune premier, semblable à lui-même dans tous les pays du monde, et de l'héroïne triste, les yeux pleins de larmes.

Personne n'est moins « fatale » que Junie Astor, personne n'est plus simple qu'elle. Ses cheveux peuvent être bruns ou blonds, le rôle qu'elle tourne dans le moment peut faire d'elle la femme la plus dangereuse, la plus terriblement coquette, hors du plateau elle reste l'amie la plus franche, la camarade la plus charmante, et on se souvient difficilement des différentes Junie que l'écran nous a fait connaître.

— Mes partenaires ? dit-elle avec son beau sourire et une pointe d'étonnement, mais ils étaient tous épatants, naturellement.

— Tous ?...

— Enfin, presque tous, si vous voulez. Puisque c'est celui avec lequel je tourne en ce moment, je vous parlerai d'abord de Sessue Hayakawa. Il est mon partenaire dans *La Patrouille Blanche*, une histoire policière dans laquelle il tient un rôle très sombre. Je suis entre ses mains une pauvre victime qu'il cherche même à étrangler. Bien entendu, il se sert de moi pour accomplir ses noirs desseins. Ne posez plus de questions, vous ne saurez pas la suite. Sessue Hayakawa a beau être ce très vilain monsieur, il a beau chercher à m'étrangler, il n'en demeure pas moins le plus charmant des partenaires.

— Et avec *Fromont Jeune*, vous retrouvez Bernard Lancret, je crois ?

— Oui. J'avais déjà travaillé avec Bernard Lancret dans *Quartier Latin*, mais il n'est pas tout à fait mon partenaire dans

Adrienne Lecouvreur fut l'occasion pour Junie de se montrer sous un aspect qui lui va particulièrement bien. Pour ce film elle eut des partenaires de classe, Pierre Fresnay et André Lefaur.



Une adorable vision d'Annie Vernay qui rendait Jean Galland très malheureux, Pierre Richard-Willm étant apparu. Tout s'explique...

Le Scandale fut l'occasion pour Jean Galland d'avoir Gaby Morlay pour partenaire. Il devait la retrouver par la suite bien souvent à la scène, pour la faire souffrir, bien entendu.

Il est de ceux qui savent tirer d'une expérience tout l'enseignement que cela comporte.

N'est-ce pas le secret de la sagesse qui veut que l'on trouve aimable ce qui vous est dévolu ?

Il n'y a point d'ailleurs que ses partenaires que Jean Galland juge « aimables » au sens littéral du mot. Il y a aussi ses rôles. Il nous souvient de ses personnages particulièrement difficiles qu'il eut à incarner dans *Marchand d'amour*. Il sait donner à certains de ses gestes un saisissant relief et nous ne sommes pas prêts d'oublier ses longues mains douées d'intelligence, jetées en avant pour cadrer une scène, une fleur, un visage, et ses regards déjà lointains cherchant dans une glace imprécise l'image dernière que pourrait saisir un appareil de prises de vues.

Après d'aussi totales réussites, Jean Galland apparaît comme un interprète d'idéal à qui le metteur en scène peut tout demander, car sa compréhension, ses scrupules, sa conscience professionnelle, sont sans limite.

Esprit précis et clair, chérissant l'ordre, la méthode, la mesure, ce serait mal connaître Jean Galland que de ne pas savoir découvrir certains éclairs de son regard, de ne pas être frappés par la jeunesse de certains sourires, de ne pas comprendre la tendresse de certaines de ses expressions.

Sous une excessive réserve de sentiment, un farouche quant à soi couve une flamme ardente, un solide et sain appétit pour ce que la vie peut offrir de meilleur.

Lorsqu'on connaît Jean Galland, on se sent touché par sa très grande, très réelle simplicité qui fait de lui l'homme le plus sincèrement aimable, l'ami le plus courtois et le plus charmant.

On comprend alors que c'est cette simplicité là que l'on retrouve invariablement chez les vrais artistes.

JEAN DARTIGUES.

Ni traître, ni vilain, un homme de caractère, un acteur probe et consciencieux, tel est Jean Galland.



LEURS HÉROÏNES

ni traître, ni vilain Jean Galland

Chaque acteur possède, dans sa carrière, certains films dont il n'aime guère parler. Les plus mauvais, naturellement, et ceux, par exemple, qui peuvent le cantonner définitivement dans un genre. Pour Jean Galland, c'est le premier de ses films dont il garde un souvenir alarmant. Il jouait un odieux personnage dont toutes ses partenaires, Marie-Laure et Tania Fedor étaient justement horrifiées. On comprend que les souvenirs n'en soient pas très agréables et que Jean Galland ait cherché à tout prix à s'évader de ces personnages qu'une femme voit venir vers elle avec des yeux agrandis de terreur lorsqu'ils ne sont pas remplis de larmes. *Mater Dolorosa* devait lui demander encore ce sacrifice. Tout au long du film, Line Noro, injustement soupçonnée, torturée dans son amour maternel, ne devait connaître que larmes et souffrances.

Entre-temps, Jean Galland tourne avec Annie Ducaux, à Berlin, dans *Coup de Feu à l'Aube*, Annie Ducaux qu'il devait retrouver quelques films plus tard dans *Cessez le Feu*. Vient alors *Un certain Monsieur Grant*, nécessitant des prises de vues à Venise, sur le grand canal. Il n'est jamais désagréable pour un acteur d'avoir à tourner à Venise, jamais désagréable non plus d'avoir à initier sa partenaire aux joies du ski nautique. Mais ce qui l'est infiniment plus, c'est de jouer des scènes hors programme et de tomber à l'eau, par exemple, comme cela arriva dans ces circonstances. Jean Murat et Jean Galland, attendant tous deux au bord des marches l'approche de la vedette qui devait les amener vers le lieu des prises de vues, glissèrent tous les deux sur l'épaisse mousse qui tapissait les marches usées. Jean Murat se releva avec un vêtement magnifiquement vert et Jean Galland, ayant roulé à l'eau, dut emprunter le pantalon de Hans Albert, l'acteur allemand tournant le même rôle que Jean Murat, afin de ne pas interrompre les prises de vues. Dans ces circonstances, Venise devenait elle-même une partenaire dont on attendait plus d'agrément.

Josette Day et Monique Rolland, portant de ravissantes perles et de non moins ravissantes costumes, jouèrent avec lui dans *Le Barbier de Séville*, film sans histoire comme il arrive à quantité d'honnêtes films. Vint alors *Amok*. Sa partenaire, qui était une femme dans le film, mourait volontairement à la suite d'une tragique aventure et, puisqu'elle était morte, il fallait bien l'enterrer. Le metteur en scène n'avait point de goûts très simples. Il lui fallait un enterrement hors classe, avec porteurs et torchères car le cercueil devait être embarqué à bord d'un yacht. Ce jour-là, la Croisette de Cannes vit un bien étrange spectacle. La scène se déroulait la nuit mais, la technique permettant beaucoup de choses, on tourna en plein midi. Ce cortège n'avait sans doute jamais assez de noblesse, jamais assez de grandeur aux yeux du metteur en scène non satisfait, car Jean Galland, à l'heure où tout Cannes se promène sur la Croisette, dut suivre huit fois, parfaitement, huit fois ! le cercueil de l'épouse que le film lui avait octroyée. Remarquable illustration du vaudeville côtoyant la tragédie.

Encore dix titres de films, dix noms de grandes vedettes. Jean Galland eut successivement des partenaires connues seulement en France, ou grandes aussi à l'étranger, des partenaires françaises, anglaises, allemandes : Edwige Feuillère, Gaby Morlay, Jeanne Boitel, Lilian Harvey, Brigitte Horney.

Pendant très longtemps, trop longtemps, Jean Galland a été l'acteur auquel on pense dès qu'il y a dans un film un personnage portant l'uniforme. On songait à son élégance, à sa sobriété, à sa distinction ; les producteurs exigeaient qu'il portât son monocle insolemment vissé et s'avaient beaucoup moins de

connaissent le métier savent ce que cela représente.

The House of the Spaniard réunit Jean Galland et Brigitte Horney, la talentueuse vedette allemande que nous avons vue cette saison dans *Les Mains Libres*, *Les Frontaliers*, *Une Femme comme toi*. Un acteur français, une vedette allemande, un metteur en scène anglais tournaient un film en Espagne. Les douaniers, heureux de voir passer des vedettes devant eux, souriaient et tiraient leur chapeau lorsque Jean Galland, ayant Brigitte Horney à son bras allait de Puyceda à Bourg-Madame pour acheter les journaux français. Le cinéma servait de références ; les sourires, de passeport.

27, rue de la Paix permet à Jean Galland de tourner avec l'élégante Renée Saint-Cyr. De la blonde Annie Vernay à la brune Madeleine Sologne jusqu'à la rousse Marie Bell, Jean Galland a tous les genres de beauté féminine. Avant de parler d'*Andorra*, le dernier film qu'il vient de tourner avec Jany Holt et Germaine Dermoz, Jean Galland rappelle ce film qu'il tourna en 1936 avec la grande vedette allemande de l'écran, Sybille Schmitz.

Sybille Schmitz, devant tourner *Die Unbekannte*, voulait avoir Jean Galland pour partenaire. Elle vient elle-même à Paris pour s'entendre avec lui, fait le voyage par avion et tombe du ciel — à la lettre — un jour de grève générale. Magasins fermés, restaurants fermés, hôtels fermés. Sybille Schmitz dut de manger ce jour-là aux ressources du garde-manger de Jean Galland et de dormir à la bonne volonté du patron d'un petit hôtel de la rue Vaneau qui, en qualité de patron, ignorait la grève générale. C'était un assez étonnant voyage. Malgré ces mauvais présages, le film se fit quelque temps plus tard avec d'adorables extérieurs, et la joie d'avoir fait du bon travail.

Jean Galland est un de nos acteurs qui a le plus tourné depuis dix ans, mais il est de ceux à qui le cinéma n'a pas encore demandé toute sa mesure. Ses partenaires ont été de toutes les nationalités et de tous les emplois, des tragédiennes, des comédiennes, des danseuses, des chanteuses et des vedettes de l'écran qui n'étaient rien de tout cela.

Marie Hélène DASTÉ

Nouvelle étoile du mystère

je ne suis pas une cérébrale...
...je joue comme je vis

La Mère Michel enfant ! La voyez-vous cette longue et pâle gamine au regard trop profond ? Avidée de l'imiter, elle suivait, dans les coulisses du Théâtre du Vieux Colombier, un délicieux papa qui se nommait Jacques Copeau, tout simplement.

Naturellement, vous croyez que le directeur du fameux théâtre chassait sa fille des lieux dangereux où la vocation vous prend comme un mal terrible ? Eh bien, vous vous trompez. Parfaite enfant de la balle, la petite Marie-Hélène encouragée, grandit au milieu des tréteaux, parmi ces équipes de jeunes dévorés d'art dramatique et dont quelques-uns devinrent célèbres : Louis Jouvet, Charles Dullin, Gaston Baty, René Rocher.

Mais petite fille devient demoiselle et demoiselle voyage et joue. La voilà partie pour l'Italie, l'Espagne, l'Amérique, le Danemark, la Grèce... avec la Compagnie des Quinze que dirige J. Copeau. Tout ceci jusqu'en 1931, où André Obey lui donne le rôle capital dans *Le Viol de Lucrèce*. Cette Lucrèce, qui se suicida parce qu'elle fut violée par Tarquin, comptera certainement beaucoup dans la carrière de Marie-Hélène. D'abord, c'est le premier rôle qui la marqua profondément et puis — conte de fées moderne — c'est en fouillant un jour dans les archives de la Continental-Films que le metteur en scène Christian Jaque découvrit la photo de ce suicide et remarqua le visage mystérieux et bouleversant de Marie-Hélène. Et elle devint la Mère Michel, dans *L'Assassinat du Père Noël*. Elle fut cette folle étrange qui cherche son chat. Qui pourra oublier son long corps anguleux, son masque tourmenté, aux méplats saillants, son regard d'au-delà, dans le rôle extraordinaire de cette femme hallucinée ? Mais un jour, un spectateur romantique se dira, contemplant le jeu lunaire de ce visage qui fait songer à celui d'une interprète nordique : « Où donc ai-je déjà vu ce grand front, ce teint pâle, ces yeux fixes exprimant la terreur et l'inconnu ? »

Alors, dans sa mémoire, surgiront la mystérieuse silhouette d'une prisonnière dans *Les Mystères de Paris*, le profil d'une sorte de grue échevelée dans *La Charrette Fantôme*, le dessin d'un étrange visage de femme dans *La Fin du Jour*, la noble figure d'une impératrice mourante et torturée dans *Katia*.

Quelqu'un, à côté du spectateur romantique murmure : « Vous souvenez-vous de cette lady Anne forcenée, dans *Richard III*, oui, cette femme qui pour suit l'assassin de son mari et succombe brusquement, séduite, malgré sa haine, c'était encore elle... ».

Oui, partout le mystère, l'aventure douloureuse, la haine, la folie, le détachement inhumain, le reflet des choses occultes s'attachent à ses pas...

Alors, le spectateur romantique se lèvera. Il voudra savoir. Patiemment, il recherchera l'héroïne qui l'aura envoûté en la suivant tout en haut d'un Saint-Cloud doré par les derniers soleils d'automne, il verra l'étoile du mystère entrer dans un palais moderne...

Transi d'émotion, il sonnera à la porte du palais et une fée active viendra ouvrir. Il la regardera hébété et il entendra :
« La Mère Michel, mais oui, c'est moi ! Voici ma fillette Catherine à laquelle je souhaite un bon mari et un gentil ménage. Voici mon mari, l'acteur Jean Dasté. Attendez-moi, il faut que je donne des ordres. Que vou-

lez-vous, la vie de Paris est bien fatigante. Moi, j'adore vivre à la campagne, mais lorsque j'y suis, j'aspire à revenir à Paris. Je ne peux guère respirer hors des planches et des studios... »

« Ce que je fais en dehors du Mystère ?
« Mais, vous voyez, je joue avec ma fille, j'étudie mes rôles, je lis un manuscrit norvégien et surtout, je dessine... »

« Tenez, voici des maquettes de *Noë*, de *Loire*, de *Comme il vous plaira*, de *La Nuit des Rois*, de *Phèdre*, de *Dulcinée*, de *Marie-Stuart*... Tout enfant, je dessinais. Avec mon père, j'ai appris très tôt le métier, l'art des étoffes, la technique des essayages. Tenez, cher monsieur, lesquelles préférez-vous ? »

« Comment ? Non, voyez-vous, je ne suis pas toujours en contact avec les forces supra-terrestres. J'aime tout de la vie, tout ce qui est beau. Que demandez-vous ? Si je suis une femme passionnément vivante ? Ah ! je pense bien. »

« Tenez, je vais vous confier mes rêves, vous allez juger. J'aimerais jouer des rôles violents. Par exemple : une femme du peuple, drue, passionnée, véhémente. J'aimerais aussi incarner un beau caractère de femme, profonde, dans une aventure héroïque, vivre un rôle de haute poésie dans un climat de grandeur tragique et de beauté, un rôle de jeune mère au sens sublime du mot, pourquoi pas ? »

« Mais pourquoi me demander ce que j'aime, puisque j'aime toute la vie ? Et quand je vous aurai dit que mes auteurs favoris sont les Tragiques Grecs, Shakespeare, Corneille, Racine, que j'adore Ravel et Bach, que j'admire les primitifs français, italiens et flamands, que je goûte Claudel et Valéry, que saurez-vous de moi ? J'ai encore toute la vie pour compléter mes lacunes et idolâtrer la beauté. Il y a tant à découvrir en se livrant sans défense à l'art. »

« Tenez, le rôle de la Mère Michel, je ne le sentais pas à la lecture. C'est en le jouant que je l'ai aimé, et j'ai été émue au point que j'ai eu l'impression de jouer pour la première fois. »

« Que dites-vous ? Bien sûr, bien sûr, mon ami, on ne peut réussir de tels rôles sans qu'il y ait en soi une attirance pour l'inconnu, le surhumain, et tout au fond de son âme une lumière un peu lunaire. Mais ça, je n'y suis jamais allé voir. Je ne suis ni une intellectuelle ni une cérébrale. Alors, je joue comme je vis. »

Le spectateur romantique reculera à tâtons vers la sortie. Le voyez-vous ? Mais, avant de franchir le seuil et de redescendre vers les brumes de la Seine, il regardera l'immense baie par laquelle la lumière libre se déverse à flots dans le vaste studio, il verra dans les grands-doux-yeux-clairs briller une fois encore l'étoile de l'inconnu et demandera plus que jamais transi :
— Mère Michel, le signeriez-vous, tout cela ?
— Quoi ?
— Tout ce que vous venez de me dire, que vous êtes de chair, bien vivante, bien équilibrée et que vous êtes une vraie maman, comme toutes les autres, et que vous aimez la beauté, la musique, et que vous faites de jolis dessins resplendissant de fines couleurs, enfin, tout, quoi...
— Mais pourquoi pas ! Ah ! vous m'amusez vraiment beaucoup.

Tenez, voilà qui est fait.

Marie-Hélène Dasté

Moi, j'adore jouer avec ma fille...

...Et vivre à la campagne.

(Photos Archivées.)

Le Chemin de la Liberté

Récit cinématographique de Jean Valroger d'après le film de Rolf Hansen

Vienne, la ville d'amour, a perdu son aspect souriant. Des barricades se dressent partout...

DISTRIBUTION :

Antonia : ZARAH LEANDER.

Detlev : HANS STÜWE.

Oginski : SIEGFRIED BREUER.

Louise : EVA IMMERMANN.

Les paysans sont d'accord. Ils hurlent :

— Partage !

Un vieux paysan plus diplomate s'avance et :

— Avec la permission de M. le baron, dit-il, nous voulons avoir une révolution !

Mais Detlev tient tête :

— Comment allez-vous opérer ? Ignorants,

obscur, ne connaissant rien aux lois qui régissent l'univers... Ce n'est pas une révolution que vous allez faire, mais de l'anarchie...

Le Polonais pourtant insiste.

Detlev sourit :

— Où êtes-vous né, d'abord ?

— Vrayel, grogne le Polonais.

— Vrayel ? Voilà un mot qui ne sonne pas allemand. Vous venez donc de Vrayel et vous

voulez nous dire, à nous autres, Poméraniens, ce qui est bon pour nous...

Le Polonais se rengorge :

— Justement. Vous avez besoin d'être éduqués.

Detlev, accoudé au comptoir de l'auberge, part d'un grand éclat de rire :

— Voyez-moi ça ! Nous avons besoin d'être éduqués ? Non, monsieur ! Un vrai

gars poméraniens se saoule bien de temps en temps, avec de la bière ou du kummel, mais il ne se saoule pas de phrases...

Puis, détendu :

— Et maintenant, les gars, on va boire une tournée ! Après quoi, on retournera au travail...

...

Ainsi, le drame de 48 a-t-il fait long feu à Blossin.

Mais il a eu des répercussions inattendues au sein de la famille du baron.

Louise, la nièce de la vieille baronne, n'épousera pas Achim, le fils du sous-préfet.

Et voilà comment s'est déroulée cette rupture.

— L'ordre règne à Blossin, a annoncé Detlev en rentrant de la Cruche.

Mais le sous-préfet Schnäbel s'est écrié :

— Je vais agir avec une main de fer ! Quant à vous, monsieur le baron, je crois que vos opinions ont reçu une légère entaille depuis votre séjour à Vienne.

Achim a pris le parti de son père, Louise celui de Detlev. La discussion s'est envenimée, est devenue houleuse.

Et le sous-préfet s'est levé en déclarant :

— Je le regrette. Mais nous ne pouvons pas rester ici plus longtemps. Achim, nous allons prendre congé de Mme la baronne !

CHAPITRE VI

Aux barricades, citoyens !

Vienne, la ville d'amour, a perdu son aspect souriant. Des barricades se dressent partout.

Compromis dans de graves prévarications financières, le comte Oginski a senti sa bonne humeur l'abandonner d'un seul coup. Il parade encore dans quelques salons ; il fait de bons mots et affecte un cynisme enjoué.

Depuis sa prime jeunesse, aristocrate désinvolte, il s'est laissé vivre. Beau, il a été aidé, protégé, poussé par les femmes. Riche, il a lancé sa fortune dans des spéculations qui auraient mené tout autre que lui sur les bancs de la correctionnelle. Favori de Metternich, il a pu braver impunément toutes les lois divines et humaines. Et voilà que tout s'effondre.

Une inspiration soudaine : s'il allait chercher un peu de chaleur, de réconfort, de bien-être auprès d'Antonia Corvelli ? Ils s'aimèrent jadis... Ils furent heureux...

Gardénia à la boutonnière, en habit — les événements ne peuvent pas avoir d'influence sur son élégance vestimentaire — il se dirige donc vers l'Opéra, à travers les rues où hurle la meute.

Il arrive à l'Opéra pour la fin du spectacle.

— Vous, Stephan ?

— Oui, Antonia... J'avais besoin de vous voir.

— Montez, Stephan !

Elle le fait monter dans l'équipage de la Cour qui a été mis à sa disposition par le Hofamt. Le cocher fouette ses chevaux, le lourd carrosse s'ébranle, s'engage dans une rue d'où parviennent des clameurs confuses, menaçantes... Au plus proche carrefour, il est arrêté par la meute. Tout de suite, c'est la ruée générale vers la voiture qui porte le blason impérial.

— Drôle d'équipage ! clame un ouvrier, très excité. On va voir ce qu'il y a là-dedans !

Tandis que d'autres s'agissent déjà :

— Sur la barricade, le carrosse ! Et ceux qui sont dedans au diable !

Très digne, très maître de lui, Oginski fait front.

— Mesdames et messieurs, je vous assure que ce n'est pas du tout une princesse.

— Qui est-ce donc ?

— C'est Antonia Corvelli.

— Qui ça, Antonia Corvelli ?

— Quoi, vous ne savez pas qui est la Corvelli ?



Antonia se dresse dans la voiture. Et subitement la meute féroce est domptée...

Alors, fort posément, Oginski se met à parler :

— Si c'est ainsi, Mesdames et Messieurs, je vais faire les présentations maintenant. Antonia Corvelli est la plus belle femme de Vienne. Et vous, vous êtes Viennois ! C'est-à-dire que vous êtes respectueux de la beauté, chevaleresques et courtois !

Antonia se dresse dans la voiture, de toute sa taille élancée. Et subitement, la meute féroce est domptée. Un murmure d'admiration succède aux menaces :

— Elle est exquise...

Enfin, au milieu des cris et des rires, la voiture peut repartir. Oginski donne un ordre bref au cocher.

— Je vous emmène chez moi, annonce-t-il à Antonia.

— Chez vous ? Pour quoi faire ?

— Le chemin jusqu'à votre villa est trop long et je ne veux pas vous exposer une deuxième fois au danger.

Mais Antonia ne passera pas la nuit sous le toit d'Oginski. A peine ont-ils franchi le seuil

de la maison qu'un domestique blême, tremblant, se précipite à leur rencontre.

— Fuyez, monsieur le Comte, criez-t-il à son maître, pour l'amour de Dieu, fuyez ! Les révolutionnaires sont ici ! Ils ont mis tout sens dessus dessous dans la maison, ils ont tout démolé, tout pillé et maintenant ils sont à la cave.

— Es-tu fou ? Arrange d'abord ta cravate !

— Non, monsieur le Comte, non, je ne l'arrangerai pas ! Et vous ne savez pas encore la nouvelle : Metternich s'est enfui de Vienne !

Ca, c'est le coup de grâce ! Ainsi, tout est fini pour Oginski. L'ancien régime s'est écroulé sans remède, et dans sa propre maison, les révolutionnaires sont les maîtres.

— Perdu, balbutie-t-il, je suis perdu...

Et à le voir ainsi, à bout de nerfs et de forces — lui, l'homme violent, le dominateur, le cynique — Antonia sent une immense pitié l'envahir.

— Viens, Stephan, dit-elle brusquement, je sais où nous serons en sécurité cette nuit. Viens !

(A suivre.)

Photos U. F. A. — A. C. E.



Jean Image, au nom prédestiné, rêve de créer chez nous le dessin animé.



Le dessin animé est un métier qu'il faut apprendre. Le "don" n'y suffit pas...



Cette jeune fille sera-t-elle parmi les 40 jeunes qui créeront le dessin animé français.

(Photos N. de Morgoli.)

Retour à l'école du dessin animé

— Vous fondez, monsieur Paul Colin, une école de dessin ?
— Pas de dessin tout court. De dessin qui marche...
— Nous manquons donc, en France, de dessinateurs ?
— Les artistes, crayonneurs, caricaturistes, chez nous, sont foule, — et de talent ! Mais se nommeraient-ils Léonard de Vinci... Le dessin animé s'apprend : ils doivent faire leurs classes.

— Vous croyez au dessin animé français ?
Paul Colin me fixe et rapproche les cils comme pour mesurer ma distance :

— Nul doute. Le sens artistique ne nous fait pas défaut. Nous ne manquons que de professionnels : dès leur métier su, nous pourrions démarrer en grand. Les Américains ont réalisé des chefs-d'œuvre, parce que nous les laissons vingt-cinq ans sans concurrence ; à nous demain de les battre, sur notre terrain ; le dessin animé, n'oubliez pas, est dû à Emile Cohl. Ce ne sera point plagier ; car ici, notre génie propre saura, comme en musique, et en littérature, se manifester original. Quel en sera le mode, et le ton, est actuellement le seul point d'interrogation.

— Il y a, me dit-on, difficulté matérielle.

Paul Colin balaya l'air d'un geste :

— Pff...
« Cela n'existe pas ! Quand l'œuvre est en marche, les fous tombent. Pour lancer une voiture, peu vous servent les millions si vous n'en avez dressé le plan. Formons d'abord les dessinateurs ! Le reste n'est qu'outillage... Le jour où nous aurons... mettons quarante « animateurs », le dessin animé français prendra son véritable essor. Pour cela débutez chez moi, dans quelques jours, ces cours donnés par un animateur de talent, qui a réalisé déjà plusieurs films : Jean Image.

La maison du dessin qui marche.

— Mes élèves, dit Jean Image, ne sont point novices : tous ont du crayon. Mon but est d'en faire des « animateurs ».

Image, au milieu de cent ébauches, esquisses, maquettes et transparents, tient debout la hauteur du studio, — La Maison du Dessin qui marche.

— Regardez au mur, cette caricature... Du bon dessin, mais fixe. L'auteur ne saurait l'animer.

— Pygmalion fit une statue ; il dut appeler Vénus pour lui donner la vie...

— Exact — sauf pour ma ressemblance avec Vénus. Donner vie au dessin, c'est doter le personnage de gestes, de tics, d'une démarche bien à lui : Nimbus grattera sa tête au ralenti et un crocodile en frac ne fera point des pas de ballerine... Vingt-quatre images passent par seconde ; l'écart entre chacune précèdera l'allure régulière, heurtée, somnolente ou fébrile du personnage. Ça doit se sentir, et, pour ça, des ans d'entraînement... Voyez mes « cels » !

Du tiroir, il sort une pile de feuilles en rhodoïde, — décomposant une à une la ronde de deux enfants — et qui laisse voir, par transparence, la progression des poses, l'avance régulière de la danse... Je compte vingt-sept feuilles. Pour la vingt-huitième, — les personnages ayant fait leur tour complet — on reprendra la première.

Château-musique.

— Deuxième point, fit Eddie Petrossian, qui corrigeait une

maquette, un paysage de dessin animé, immobile, est donc un décor ordinaire...

— Tellement, fis-je, malin.

— Au contraire ; et le doit dans l'œil... Ce décor doit être d'esprit animé, renfermer en lui-même provision d'humour, de fantaisie, de dynamisme, de gags en puissance... en un mot : SUGGÉRER.

Il me montre un décor au mur : la maison de Raminagobis. — Détaillez. Le dossier de chaise est en profil de chat ; les flammes sont des langues de chat ; le poêle a des moustaches... Avant qu'entre le personnage, tout doit ici sentir le chat.

« Ailleurs, la forêt. Paysage d'épouvante où vont se perdre ces enfants... Les nœuds du bois vous fixent comme des yeux ; les branches mortes sont bras de sorcières ; les pierres ont un visage ; les champignons cliquent de l'œil... Ce nid est précédé d'un petit escalier pour que le pignon puisse monter chez lui. Et le château-musique, en clef de sol, banquet de doubles croches accouées à leur portée...

« Voyez ce village : sur les demeures de guingois, le clocher se gondole ; les cheminées, tordues comme des linges ; et, des linges à leur pince, va surgir un pitre d'épopée... Avant même d'être animé, ce décor vit. Cette branche qui pointe va servir au gag : le rouge-gorge, en rentrant, y crochera son parapluie. Et, sur ce tronc coupé en long, Nénuphar jouera du piano.

Cinéma-bagarre.

Je m'arrête devant un lavis représentant un chat sur une cheminée, se profilant sur ciel outre-mer ; dans la rue de neige brûle un bec de gaz.

— Finie, la couleur ! dit Image. Avec le dessin animé blanc et noir, il nous faut revenir à l'ancienne technique, reprendre à zéro...

Petrossian me montre une photo du lavis.
— Voyez, ça ne rend pas : le chat reste noir, mais ciel et neige tournent gris sale ; le bec de gaz n'éclaire plus. Cette scène de nuit claire devient petit jour couvert. Nous sommes réduits à abandonner le merveilleux, la féerie, rêve des enfants sages, les symphonies de lune aux chatoyantes couleurs, où le public ne demandait qu'à goûter un conte bleu... Le retour au noir et blanc ordonne désormais le comique intégral. Ne pouvant plus charmer, le dessin doit faire rire. Aventures burlesques et cinéma-bagarre...

Il sort l'esquisse d'un « casteur de caricature », un Mathurin français qu'on nomme Célestin ou Théophile, hirsute, la goutte au nez, biceps en folie prêt à traîner de « punching-ball » pifs ou maxillaires d'alentour...

Acte de foi.

— Nos traversons, conclut Image, des jours ingrats. Tout est à refaire. Et refaire est acte de foi. Le but de mes cours est de réunir des jeunes, fervents du dessin animé, qui se donnent à lui de toute leur âme. Dans un an, ou deux, je choisirai les meilleurs, formerai une équipe pour réaliser le dessin animé en série. Nous ferons la pige aux Américains, car, ce jour-là, tels les Compagnons, quarante jeunes Français vous soumettront leur chef-d'œuvre.

ARNAUD-CHRISTINE DE MAIGRET.

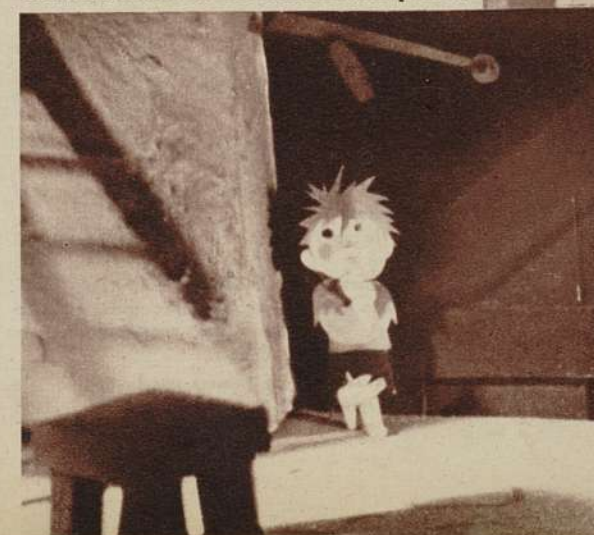
UN NOUVEAU PROCÉDÉ Les images animées

Petit Poucet, modernisée comme il convient. L'ogre est bien ennuyé d'avoir perdu ses bottes de sept lieues car il n'a pas de bon d'achat pour les remplacer... et il finit végétarien, ce qui, pour un ogre, est une vraie déchéance ! Jacques Méthén a écrit pour cette petite bande une partition qui en souligne avec habileté les cocasseries et l'émotion.

P. A.

Cérutti entre dans « le champ ». Ce n'est pas pour y jouer les Gulliver, mais pour régler un éclairage.

Le petit Poucet semble perplexe... comment sortir de ce mauvais pas ?..



VOICI LE RÉSULTAT DU CONCOURS DU « VALET MAÎTRE »

Vallet de Trèfle Henry GARAT.
Vallet de Cœur Georges GREY.
Vallet de Carreau MIHALESKO.
Vallet de Pique BEVER.
Dame de Cœur Elvire POPESCO.
Dame de Trèfle Marguerite DEVAL.
Dame de Carreau Mariane BRAQUE.
Dame de Pique Nina MYRAL.
Roi de Cœur GENIN.
Roi de Trèfle G. MAULOY.
Roi de Carreau H. RICHARD.
Roi de Pique Roger KARL.

Nous avons obtenu 2.124 réponses, dont 81 seulement complètement justes.
En conséquence :
Mlle L. Denayer, 8, rue Caulaincourt (18^e), indiquant 2.164 réponses, gagne 1.000 francs.
Mme Faute Drain, 1, rue Cail (10^e), indiquant 2.174 réponses, gagne 500 francs.
Mlle Paulette Bouche, 82, rue de Lourmel (15^e), indiquant 2.187 réponses, gagne 300 francs.
Mme Marguerite Gautier, 48, avenue de Saxe (7^e), indiquant 2.200 réponses, gagne 200 francs.
Mlle Denise Burris, 71, rue Buffon, Paris (5^e), indiquant 2.006 réponses, gagne 100 francs.
Les personnes dont les noms suivent gagnent un disque dédié par Henry Garat :
M. Roger Dupain, 5, rue du Moulin-de-Cachan, Cachan (Seine).
M. Roger Lanet, 22, rue des Poissonniers, Paris (18^e).
Mlle Henriette Courtin, 5, rue Martignac (7^e).
Mlle H. Giolito, 41, rue Michel-Ange (16^e).
Mlle Arlette Scherrer, à Voulangis, par Crécy-en-Brie (Seine-et-Marne).
M. Jacques Lemoine, 48, avenue de la République, Saint-Dizier (Haute-Marne).
Mme C. Asselin-Bauge, 4, r. Charles-Dickens (16^e).
Mlle Geneviève Bordinio, 15, rue Vitruve (20^e).
Mlle Simone Gallegue, 15, rue de la République, Bry-sur-Marne (Seine).
Mme Fouquet, 90, boulevard Murat (16^e).
M. Jean Guilmot, villa Esmeralda, avenue Léon-Moynac, Bayonne (B.-P.).
M. Michel Leray, rue Jules-Ferry, Nantes-Doulon (L.-I.).
M. J. Vayer, 13, rue C.-Piatin, Tours (I.-et-L.).
Mlle Josette Gaudy, école de Filles, route de St-Denis, Deuil-la-Barre.
Mlle J. Valet (a omis de nous indiquer son adresse).
Mlle Yvonne Gaudy, Ecole de Filles, route de St-Denis, Deuil-la-Barre.
Mlle Janine Lamarre, 61, rue de la Marne, Niort (Deux-Sèvres).
Mlle Janine Heloco, 44, rue Henri-Gautier, Saint-Nazaire (Loire-Inférieure).
Mlle Gilberte Lagouey, 17, rue de la Monnaie, Troyes (Aube).
Mme Gérard Carotte, 40, rue Nollet (17^e).
Mlle Lucette Flaviat, 6, avenue Joffre, à Garches (S.-et-O.).
M. Tessier, 18, rue Edouard-Adam, Rouen (Seine-Inf.).
M. Robert Esvan, 145, rue des Renouillers, Colombes (Seine).
M. Louis Leméte, 23, rue de Satory, Versailles (S.-et-O.).
M. Gilbert Duprat, à Saint-Selve (Gironde).
M. S. Mayer, 3, chemin de Parassy, Bourges (Cher).
Mlle Jeanne Gruner, 35, rue Royer-Dentelle, Gennevilliers (Seine).
M. Henri Denis, 107, rue des Sables, Draveil (S.-et-O.).
Mlle G. Mauranne, 34, rue du Docteur-Roux, Paris (15^e).
Mme E. Peste, 150, rue de Vaugirard, Paris (15^e).
Mlle Paulette Parsy, 122, avenue de Villiers (17^e).
Mme Gérard Blanc, 1, boulevard de la Plage, Arcachon.
M. J. Jourdan, 69, rue Vasco-de-Gama, Paris (15^e).
Mlle J. Chapman, rue de la Somme, chez Mme Dauchez, Villiers-Guislain.
Mlle Colette Dujardin, 4, rue de la Victoire, Cambrai (Nord).
Mlle Melachovitz, 40, rue Notre-Dame-de-Nazareth, Paris (3^e).
M. René Beaudoux, place de l'Eglise, à St-Germain-de-la-Coudre (Orne).
Mlle Simone Coupren, 4, avenue du Général-Dodds, Paris (12^e).
M. Gasnier, 34, rue des Petits-Champs, Savigny-sur-Orge (Seine-et-Oise).
Mlle Simone Gourinches, 74, rue des Renouillers, Colombes (Seine).
Mlle Yvette Gasnier, 244, boulevard St-Germain, Paris (7^e).
Mlle Micheline Petit, 4, rue Greffulhe, Levallois-Perret (Seine).

LE COIN DU FIGURANT

Cette semaine, au studio :
BILANCOURT :
SYMPHONIE FANTASTIQUE : Réal. : C. Jaque. Régie : Met-chikien.
PHOTOSONOR :
LE MOUSSAILLON, Réal. : J. Gourquet. Régie : Caudrelier.
BOUTES-CHAUMONT :
LA MAISON DES SEPT JEUNES FILLES, Réal. : A. Valentin.
FRANÇOIS 1^{er} :
PAPA, Réal. : R. Péguy. Régie : Paritaire du spectacle.
EN EXTERIEUR :
GATACALIA, Réal. : L. Mathot, Aux Saintes-Maries-de-la-Mer.
ON PREPARE :
VIE PRIVEE, Prod. Régent, 63, Ch.-Elysées. Réal. : H. Fescourt.
Régie : F. Tanière, qui recevra à partir du 5 novembre hommes et femmes possédant très belles toilettes de soirée.
INDUSTRIE CINÉMATOGRAPHIQUE, 108, rue de Richelieu.
Réal. : Zwoboda. Régie : Hérol.
LA GRANDE ESPERANCE, Lutèce-film. Ce film paraît être remis à une date ultérieure que nous communiquerons.
LES PETITS S. P. C. 55, Ch.-Elysées. Réal. : D. Norman. La date exacte de tournage n'est pas encore fixée.
LA NUIT FANTASTIQUE, U. T. C. 163, Ch.-Elysées. Réal. : M. L'Hermier. Ne pas se présenter avant le 1^{er} novembre.
BOLERO, Pathé, 6, rue Francœur. Réal. : J. Boyer. Directeur de production : C. Stengel. Très peu de figuration. Réalisation 10 novembre.
NOUVEAU FILM :
MAMZELLE BONAPARTE, Au montage Continental Film. Réal. : M. Tourneur. Opérateur : R. Lefèvre. Acteurs : Edwige Feuillère, Simone Renant, Monique Joyce, Simone Valère, Elzire Vautier, Raymond Rouleau, Guilleume de Sax, Aimé Claridon, Roqueru, André Varennes, Jacques Maury, Carnège, Lafon, Solou et Armentel.
DERNIERE HEURE :
C'est cet orage que nous avons annoncé que M. Sobas, régisseur général de JULIETTE OU LA CLEF DES SONGES, ne recevait pas les figurants. Il recherche des jeunes femmes et des jeunes gens très élégants.

L'ECHOTIER DE SEMAINE.

M. Maurice Boulais, 20, rue de la Godmondière, Rennes (Ille-et-Vilaine).
M. Prosper Brault, 14, rue d'Iéna, Angers (M.-et-L.).
Mlle Renée Giraud, 6, impasse St-Projet, Bordeaux (Gironde).
Pseudo : Edgar Lanchair.
Mme Guillon, 57, rue Marceau, St-Augustin, Bordeaux (Gironde).
Commandant Pilot, 7, rue du Commandant-Arago, Orléans (Loiret).
Mme P. Pilot, 7, rue de l'Ouest, Neuilly-sur-Seine (Seine).
Mlle Hellen Lucas, 7, rue de l'Ouest, Neuilly-sur-Seine.
Mme Chapman, 8, rue Anatole-de-la-Forge, Paris (17^e).
Mlle J. Peterman, 42, rue Rochecrouart (8^e).
M. R. Dhuisme, 13, avenue de Normandie, Villeparisis (S.-et-M.).
M. Victor Perez, Poste restante, Bordeaux.
Mlle Marika, 3, rue Franklin, Asnières.
M. Guy Mathé, 5, rue Treillard (8^e).
Mlle Suzanne Oury, 5, rue Guyot (17^e).
M. Robert Fretel, 19, rue de Paris, Courbevoie.
M. Michel Pellain, 23, rue des Rôtisseurs, Cambrai (Nord).
Mlle Molinet, 2, rue Henri-Martin, Asnières (Seine).
M. Delmas, « A la Bonne Table », 15, rue Marc-Seguin (18^e).
Mme R. Lericolais, 15, rue Marc-Seguin (18^e).
Mlle Francine Franz, 49, avenue de Saxe (7^e).
Mlle Solange Le Messager, 41, Venelle-aux-Champs, Caen (Calvados).
Mlle G. Ménin, 73, rue Jean-Jaurès, Villejuif (Seine).
Mlle Pierrette Mange, 66, rue Doudeauville (18^e).
Mlle Jacqueline Macquart, 7, avenue du Pont-de-Flandre (19^e).
Mlle Huguette Boutan, 4, rue St-Marceaux (15^e).
Mlle Anne-Marie Luthereau, 14, rue de Sévigné (4^e).
Mme G. Hikke, 10, rue Jules-Lemaître (12^e).
M. Pierre Camailh, 9, rue d'Arès, Bordeaux.
Mme Louise Montier, 19, rue Washington, Le Havre.
M. René Messus, 19, rue de Verdun, Cholet.
Mlle Vendryes, 90, rue de Vaugirard (4^e).
Mlle Madeleine Laurand, 69, avenue des Ternes (17^e).
Les breloques ont été remplacées par des disques.
La Société S. P. C. et la Société C. P. L. F., qui organisent ce concours, ont décidé que tous les lecteurs qui ont trouvé la solution exacte, recevront chacun un disque dédié par Henry Garat, vedette du film du Valet Maître.
Les prix en espèces et les disques seront remis, à partir du 15 novembre, au siège de Ciné-Mondial, 55, avenue des Champs-Élysées, à Paris, sur présentation de la carte d'identité des gagnants ; nous enverrons directement les disques aux gagnants de province.

Croquis de Vedette: LARQUEY acrobate.

là-haut il discute avec le metteur en scène, puis il escalade la lucarne. Le voici sur le toit.

— Mince, mais c'est le père Larquey qui fait l'acrobate ! s'étonne le décorateur du studio qui admire en connaisseur le cran du comédien.

Nous sommes maintenant une douzaine, le nez en l'air, à suivre ses évolutions. Il trotte sur le toit incliné, atteint la cheminée que des gens blottis derrière le décor font fumer exagérément, car il s'agit de simuler un commencement d'incendie.

Larquey saissant son chapau, en couvre l'orifice qui crache une épouvantable fumée noire, et lance de cette voix inimitable qui a conquis les foules :

— Ça n'est rien, madame la Marquise ! c'est un tout petit feu, j'en fais mon affaire !

— Très bien ! crie le metteur en scène.

En bas, nous poupons un soupir de soulagement ; cette petite balade sur plan très incliné à quinze mètres du sol nous tenait un peu angoissés.

Oui, mais ce n'était que la répétition... maintenant on tourne ! une fois, deux fois, trois fois... C'est du sadisme ?... non, c'est du cinéma !... Il faut que l'image soit parfaite, le « son » aussi...

Ouf ! c'est fini. Je m'élance au-devant de Larquey qui redescend, et se dirige vers moi tout souriant.

J'ai de l'acide picrique ! clame une voix vigoureuse.

Monsieur Larquey, versez vite !

— Comment, tu t'es brûlé ?

— Mais non ! j'ai le pouce un peu roussi, mais ce n'est rien !...

Et il plaisante :

— Ces gens du cinéma sont d'un excessif !

Il tient à la main son joli petit melon 1900 qui, lui, est lamentablement grillé.



LES ACTUALITÉS DE LA SEMAINE

Les témoignages imagés de la guerre à l'Est nous font assister, dans le nord de la Russie, à un mariage finlandais d'une intensité telle qu'alentour tout le paysage en tremble. L'effort est considérable.

Mais auparavant, nous assistons, en France, à un reportage chez les maîtres artisans au profit desquels a été tiré la dernière tranche de la Loterie Nationale.

L'exposition des peintres de chantiers nous montre quelques œuvres picturales qui ne manquent pas de talent. Le cinquième anniversaire de la nouvelle Espagne a donné lieu à des manifestations très photographiques, tandis que les vendanges montmartroises « célébrées » dans la joie, tout là-haut, tout là-haut sur la butte, font ruisseler le jus de la treille au profit des « petits Poulbots ».

Au Parc des Princes, football. Ailleurs, rugby, entre le Racing et l'Aviron Bayonnais. Non, l'Aviron Bayonnais n'est pas un club nautique. Et pourtant... Au Brésil, c'est la fête nationale. On assiste à une sorte de revue du quatorze juillet sous les palmiers de Rio de Janeiro. Pendant ce temps, l'Europe s'organise. Quelque part en Allemagne, les légionnaires norvégiens prêtent serment. Dans un autre camp, c'est le jour de la Légion française. Parmi les légionnaires présents, on remarque la haute silhouette de M. Jacques Doriot.

Bientôt, ils seront sur le front, sur ce front de l'Est où la lutte se poursuit avec une intensité et une violence que les reportages filmés qui nous sont projetés ne nous cachent pas.



En raison de l'abondance du Courrier, il ne sera plus répondu que contre 2 francs en timbre-poste.

Antoinette N., de Colombes. — Quel est l'acteur qui interprète le rôle du fils du tsar Paul de Russie dans le film « Le Patriote » ? C'est Gérard Landry. Présentez-vous au 104, Champs-Élysées, avec deux photos. Pour le concours des sept jeunes filles, il suffisait de remettre à la production votre photo et la lettre que Ciné-Mondial a donnée à chaque concurrente. Surtout n'ayez pas trop de désillusion de ne pas être parmi les lauréates... Je ne veux plus voir de jolis yeux verser des larmes... Ouh... Ouh... Je sais : vous ne pouvez pas faire autrement ! Eh bien ! si vous sachiez, mesdemoiselles, comme vous êtes laides avec des paupières gonflées, le nez rouge et tout le maquillage défilé... je suis bien certaine que vous prendriez toutes les défaillances, toutes les désillusions, tous les soucis de la vie... « avé le sourire... » !

Toujours sourire. — Mais oui, avec plaisir. Envoyez-moi la liste de vos acteurs préférés, donnez-moi vos nom et adresse et je vous fournirai tous renseignements directement. Bravo pour le choix de votre pseudo... il respire l'optimisme !

LIRE DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO :

Une grande inconnue

: VIVIANE ROMANCE :

■ N'OUBLIEZ PAS D'ACHETER ■

LES ONDES

L'hebdomadaire de la radio

3 fr. TOUS LES VENDREDIS 44 pages

Ciné-mondial

TOUS LES
VENDREDIS

l'hebdomadaire du Cinéma

N° 13. — 31 OCTOBRE 1941.

4^F

Il y avait "Miquette
et sa mère." Voilà
"Mickey et son père":
JEAN TISSIER.

PH. HARCOURT